



SANS MÉMOIRE, PAS D'AVENIR

de Chézine à Malville



**Groupe «Sans mémoire, pas d'avenir»,
Archives municipales de Nantes,
Equipe de quartier Breil-Barberie**

EDITO

En 1999, le cabinet d'étude Aurès-Miroir accompagnait l'ambitieux programme de réhabilitation du quartier du Breil-Malville en présentant une exposition sur l'histoire et la mémoire des lieux.

A l'issue de cette démarche, un groupe d'habitants s'est constitué afin de poursuivre et d'approfondir ces investigations mémorielles. Pendant cinq ans, Daniel Enfrein, Pierre Gauthier, Marie-Thérèse Guillou, Michelle Pottier et Claudette Frid, accompagnés par les Archives municipales et l'équipe de quartier, ont collecté des témoignages et cherché des documents afin de retracer les grandes lignes de l'évolution du quartier. Le fruit de ces recherches a pris la forme de cinq livrets publiés entre 2000 et 2004.

Depuis, le quartier s'est transformé et de nouveaux habitants sont arrivés. Le groupe mémoire s'est arrêté, les publications sont épuisées mais la curiosité demeure. C'est pourquoi, les journées du patrimoine nous donnent l'occasion de présenter une synthèse de ce travail, enrichie de nouveaux documents versés aux Archives municipales depuis 2004.

SOMMAIRE

1 / LES ANCIENS DOMAINES ET VILLAGES DU QUARTIER	p.3
Le domaine du Breil	p.6
Le domaine de Carcouët	p.10
Le domaine de la Chesnaie	p.13
Le village de Malville	p.14
2 / LE BOULEVARD DE CEINTURE ET LES DÉBUTS DE L'URBANISATION DU QUARTIER	p.16
Les premiers lotissements	p.17
Le SNUC	p.18
Une nouvelle paroisse : Sainte Thérèse de l'Enfant Jesus	p.19
3 / LE QUARTIER PENDANT LA GUERRE	p.20
4 / LE QUARTIER APRÈS LA GUERRE	p.21
Un quartier mi-rural, mi-urbain	p.21
Les lotissements d'après-guerre	p.26
5 / LE LOTISSEMENT MUNICIPAL DU BREIL-MALVILLE	p.29
Nécessité d'exproprier	p.29
La voirie	p.32
La construction des immeubles	p.33
Les premiers habitants	p.36
L'arrivée des rapatriés d'Algérie	p.37
6/ LES EQUIPEMENTS COLLECTIFS	p.39
Le groupe scolaire du Breil Malville	p.39
L'ouverture du C.E.S	p.40
Le centre commercial	p.41
Le centre social	p.43
Le foyer logement	p.44
L'église Saint Luc	p.45
7 / LE MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES	p.46
8 / LA RENOVATION DU QUARTIER DEPUIS 2000	p.48

1 / LES ANCIENS DOMAINES ET VILLAGES DU QUARTIER

Dans le vaste quadrilatère que nous délimitons par la Chézine, le boulevard du Massacre, la route de Vannes et le boulevard des Anglais, se trouvaient quelques propriétés comme le Grand Carcouët, le Breil, la Chesnaye ; plusieurs villages comme Malville, le Petit Carcouët, la Goguetterie et quelques hameaux dispersés comme la Petite Bouvardière, la Jalotterie, la Maison Blanche, Beauséjour ou encore la Broderie, la Cuguenière.

Deux routes carrossables traversaient le quartier : « *le grand chemin qui conduit de Nantes à Vannes* » qui est l'ancienne voie romaine conduisant de Nantes à Audierne, soit la route de Vannes actuelle ; l'autre est le « *chemin qui conduit de la Chapelle de Miséricorde à Carcouët* », soit l'ancien chemin de Carcouët, devenu le boulevard de Coubertin. Pour le reste, il n'existe guère que des chemins de terre qui conduisent du Breil à Malville, du Massacre à la Petite Bouvardière, de la Chesnaye à Malville, du Breil au Petit Carcouët...

Les maisons « nobles » comme Carcouët, le Breil, la Chesnaye ou encore le manoir de Malville, étaient souvent les résidences secondaires de marchands à la Fosse, d'armateurs, d'avocats, de conseillers du Roi, de membres du Parlement de Bretagne...

On peut encore voir le manoir de la Chesnaye rue du Chanoine Larose, au fond d'une cour bordée de garages, les murs d'enceinte du manoir de Malville encastés dans le Ministère des Affaires Étrangères, le puits de la Petite Bouvardière, rue Henri Chrétien, au milieu des immeubles de la Nantaise d'Habitation, l'ancienne entrée du domaine de Carcouët, près du collège « Le Breil » et l'allée cavalière bordée d'arbres qui menait au château et qui aboutissait à un escalier monumental que l'on peut encore voir entre le lycée Carcouët et les terrains de sport, quelques vieilles maisons au Petit Carcouët. A partir des années 50, les propriétés du quartier sont démantelées par les successions. Les terres sont abandonnées et très convoitées dans un contexte de forte demande de nouveaux logements.



Vue aérienne du quartier en 1923



Plan du quartier en 1930



Le château du Breil au milieu des années 50

LE DOMAINE DU BREIL

A l'ouest de Nantes, le domaine du Breil s'étendait de la Chézine à la route de Vannes. Les domaines de Procé, de Carcouet et des Dervallières en constituaient les limites. La propriété recouvrait une grande partie de la cité actuelle. L'allée principale du château correspondait à la rue du Breil. Ce domaine était flanqué d'un château dont la première partie fut sans doute édifée au 15^{ème} siècle. Il s'agissait d'une gentilhommière ou d'un pavillon de chasse.

La date de construction du château ne peut être clairement déterminée. Toutefois, en 1557, le domaine appartient à Marie Simon, dame de Trénoust.

Un aveu rendu par Jean Boucaud le 17 juin 1665 nous livre une description du domaine sous l'Ancien Régime : « Sçavoir est la maison circuit et appartenances du Breil situés en la paroisse Saint Similien consistant en bastiments du Seigneur escurie taitteries granges celliers pressoirs à cidre et vain, logement du bourdier cours clostures et circuits et murailles avec toutes les terres labourables bois de haulte fustaie vergers jardins et vignes le tout en un tenant. Entre les chemins qui conduisent de Nantes à la maison de Teillé, autre chemin qui conduit de Teillé au village de Malville. D'autre costé la tenue de la Pilettrie et clos de vigne et pré des Grandbois, la vigne et vergé des Rochettes le tout appartenant au dict Sieur du

Breil le tout contenant dix huict journaux de terre ou environ à la mesure nantoise ; Item la tenüe de la Piletterie couverte de tuille avec ses maisons four et taitterie. Une pièce de terre et jardin, le tout contenant deux journaux et demi ou environ, bornée d'un costé de l'enclos du Breil et de l'autre le chemin qui conduit de Malville à la Chesnaie et d'un autre endroict la vigne appartenante à la dicte veufve Mestayer et de l'autre androict bornée de la vigne des Grandbois appartenant au sieur du Breil... » (ADLA / G124)

Un baptême au château du Breil

« Ce vingt sixième jour de décembre mil sept cens soixante quatorze, nous docteur en théologie recteur de cette paroisse soussigné, avons baptisé dans la chapelle domestique de la maison Dubreil sur notre paroisse, avec la permission de monseigneur l'Evêque de Nantes, françoise Joséphine Julienne

renée, née ce jour, fille de messire augustin rené ange de la pommeraye, lieutenant des vaisseaux du roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de St Louis, et de Dame Jeanne marie robin son épouse. Ont été parrain jacque joseph robin de Lebeaupin, habitant ordinaire de St Domingue, ancien capitaine d'infanterie, grand oncle de l'enfant, et marainne demoiselle marie françoise de la pommeraye tante de l'enfant ... »

Françoise Joséphine de la Pommeraye était une tante de Louis Ange Hyacinthe de la Pommeraye, notaire qui fut à l'origine de la construction du Passage Pommeraye à Nantes. Ainsi le château du Breil fut la propriété de la famille de la Pommeraye à partir de 1696, année du mariage de Messire Pierre Joseph de la Pommeraye avec Marie Boucaud dont la famille possédait le domaine. En 1758 décédait au château à l'âge de 21 ans Marguerite de la Pommeraye, fille de Messire Augustin qui décéda lui-même au château en 1765. Ce dernier était le grand père de Françoise. La famille de la Pommeraye occupe le château jusqu'en 1774.

Au début du 19^{ème} siècle, les recensements de la population font apparaître comme propriétaire monsieur Bonfils, négociant sur la Fosse. Il est également propriétaire d'une maison à la Cuguinière et d'une borderie, route de Vannes, à Malville. La famille Bonfils posséda le domaine jusqu'en 1879, date du décès de Suzanne Bonfils, veuve de Gaspard Tranchevent.

En 1893, le ministère de l'Agriculture décide de transférer l'Ecole Nationale d'Agriculture implantée à Grandjouan. L'Etat confie au Conseil général le soin de rechercher un site pour édifier cette école à Nantes. Quatre propriétés nantaises sont proposées : La Sauzinière, les Dervallières, la Magnolière et le Breil. Bien que la propriété du Breil n'ait pas été choisie, un rapport nous en livre une image à la fin du 19^{ème} siècle : *« La propriété du Breil est située sur le boulevard de ceinture à environ 1800 mètres du tramway de la route de Rennes, non loin des Dervallières. On rencontre sur le domaine beaucoup de maisons sans aucune valeur. Des sondages exécutés dans la propriété, il résulte que l'argile sur sous-sol de sable et de gneiss domine. La propriété entièrement en plateau n'a pas d'écoulements pour ses eaux,*

ce qui fait qu'à certaines époques de l'année, il est à peu près impossible d'y entrer, et que les ensemencements ne s'y font qu'avec de grandes difficultés.

Le principal avantage de cette propriété serait de posséder une grande façade sur le boulevard de ceinture. Des vignes d'un aspect satisfaisant existent sur une petite surface et permettent de croire qu'un vignoble y réussirait. Il paraît toutefois que le vin récolté a un goût de terroir. En résumé, eu égard au prix demandé, à la petite enclave signalée et à l'excès d'humidité, nous estimons que cette propriété se prête moins à l'établissement de l'école d'agriculture que la Sauzinière ou les Dervallières ».

En 1936, la famille Préaubert, propriétaire des lieux depuis 1919, vend une partie du domaine au cabinet immobilier Gouguenheim qui en lotit une partie. Une partie des dépendances du château est alors démolie pour ouvrir la rue des Primevères sur la rue du Breil.

Dans les années 50, la ville achète la propriété en vue de construire un groupe scolaire et une cité d'habitat social. Une ordonnance d'expropriation pour cause d'utilité publique est rendue le 18 janvier 1957. L'emprise de l'acquisition porte sur une propriété *« d'une superficie totale de 13 931 m² (...) comporte un corps de bâtiment délabré, une remise, un jardin potager et un vaste terrain (ancien parc) dont une partie est actuellement cultivée en jardin. Le surplus en friche, comporte deux importantes excavations, l'une est une ancienne carrière, la seconde est une pièce d'eau asséchée ».*

La destruction du château est réalisée en deux étapes. Dans un premier temps, l'aile droite et des dépendances sont démolies pour permettre la construction du groupe scolaire du quartier et la prolongation de la rue du Breil. En 1959, la tour est rasée et le château du Breil disparaît définitivement du paysage nantais.

LES DERNIERS OCCUPANTS DU CHÂTEAU

La famille Gautier a habité le château de 1927 jusqu'à sa destruction en 1959. « Je suis arrivé à l'âge de deux ou trois mois avec mes parents. Nous avons occupé pendant six mois les dépendances, le château lui-même était occupé par monsieur Bretonnière qui était un gros maraîcher. Le propriétaire, à l'époque, était monsieur Préaubert qui avait loué à ce monsieur Bretonnière, l'ensemble de la propriété. Quand il est parti, nous avons eu à disposition tout l'appartement du premier étage ». (Jacques)

« Notre père était plombier-couvreur-chauffagiste. Jeunes mariés, nos parents étaient locataires chez monsieur et madame Préaubert à Nantes, passage des Ecoles. C'était un petit appartement. Un jour, Jacques est né et l'appartement est devenu trop petit. Monsieur et madame Préaubert ont proposé à nos parents un logement au château. C'est comme cela qu'ils sont arrivés au Breil ». (Monique)

A l'arrivée des Gautier, le château ne disposait ni de l'eau, ni du gaz et ni de l'électricité. « Nos parents ne payaient pas de loyer mais en échange notre père était chargé de veiller et d'entretenir la propriété. Il a réparé la couverture, il a monté le service d'eau. Il faisait tout cela bénévolement. (...)

(...) Le château avait une tour avec des appartements de chaque côté. Rien n'étant identique, les mansardes n'étaient pas très belles. Il n'y en avait pas une qui ressemblait à l'autre. Les fenêtres de droite n'étaient pas les mêmes que celles de gauche. Au dernier étage, un escalier en colimaçon permettait d'accéder au sommet de la tour. Probablement édifiée dès l'origine du château, cette tour devait servir pour la chasse puisque le château était un repos de chasse. Sur la gauche, il y avait des communs très importants. Devant le château, il y avait un puits ainsi qu'une grille qui se trouvait dans l'axe de l'avenue du Breil et de la tour. Le mur

devant la maison des associations en bordure du boulevard de Coubertin est un reste du mur d'enceinte de la propriété. Derrière le château, vous aviez un immense parc d'agrément qui est devenu une tenue maraîchère. Sur la gauche se tenait une chapelle et ensuite on trouvait des jardins et des prairies ». (Jacques)

Une piste de stock-car... Sur la vue aérienne à l'emplacement actuel des tours, on remarque une sorte de circuit dans un champ. C'était un terrain que Jean-Claude Gautier utilisait comme piste de stock-car : « J'ai commencé en 1953, je devais avoir 21 ou 22 ans. A Nantes, c'est monsieur Chaberlot qui a fait une association de stock-car et c'est de là que l'on est parti. A cette époque là, on n'avait que des voitures américaines comme des Cadillac. Que des voitures qui faisaient entre vingt-cinq et trente-huit chevaux ! C'étaient les Américains qui avaient laissé leurs voitures quand ils sont repartis. Et ces voitures-là, personne ne savait quoi en faire parce qu'elles consommaient énormément. C'était du vingt-cinq litres au cent. Alors résultat, on les achetait cinq cents francs. Les copains venaient. On préparait les voitures derrière le château. On travaillait jusqu'à minuit et puis après on allait faire un tour la nuit de façon à ce que les voisins ne nous oublient pas. Et comme on n'avait pas de pots d'échappement... les pauvres voisins, je les plains ! Ils n'ont jamais rien dit pourtant... Ma mère, quand elle me voyait découper ces belles voitures, elle pleurait. Il faut dire que le paternel avait une C4 camionnette alors forcément... ! On courait sur des pistes comme celle sur la photo. On a couru au Petit Port, sur le SNUC, mais seulement une fois, parce qu'on avait tellement labouré la piste, tout était mort ! ». (Jean-Claude)



Vue aérienne du quartier en 1958

- | | |
|-----------------------------|-----------------------------------|
| 1 - Le château du Breil | 6 - Le boulevard des Anglais |
| 2 - La rue du Breil | 7 - Le village de Malville |
| 3 - L'avenue des Primevères | 8 - L'avenue des Plantes |
| 4 - La piste de stock-car | 9 - L'avenue de la Maison Blanche |
| 5 - Le SNUC | |

LE DOMAINE DE CARCOUËT

L'ensemble scolaire, le collège «Le Breil» et le lycée Carcouët furent construits sur un vaste domaine qui bordait la Chézine, et sur lequel se dressait un château du 15^{ème} siècle, démoli en 1970. Des tentatives de réhabilitation furent faites mais en vain. Aujourd'hui, il ne subsiste que l'entrée et sa grille donnant sur le boulevard Pierre de Coubertin, l'allée bordée d'arbres et un escalier.

L'origine du nom de Carcouët est la francisation des mots bretons ker et coat qui évoque la terre des bois.

L'histoire du château de Carcouët remonte au Moyen-Age : sa construction est peut-être réalisée pour le lieutenant des chasses du duc de Bretagne. La partie la plus ancienne du manoir était la tour ronde du 15^{ème} siècle située au nord-est : plusieurs visiteurs des lieux avant la destruction mentionnent un bel escalier à vis, orné à son départ d'une cordelière sculptée, et des caves. Au temps des derniers ducs de Bretagne, Carcouët dépendait de la seigneurie du « Teillay », puis de celle de la Bouvardière.

Le premier propriétaire mentionné serait Gilles Dupé en 1476. En 1580, on connaît Antoine de Brénezay, sire de Carcouët, avocat et dix-septième maire de Nantes.

Au XVII^e siècle, l'aile centrale est aménagée, avec notamment la mise en place de boiseries à l'intérieur et la création d'un escalier extérieur au nord-ouest. Originalité de la construction, le rez de cour est en contrebas du rez de jardin à l'est. De 1705 à 1708, Pierre Burot de Carcouët, ancien juge en chef des marchands, contrôleur des décimes de Quimper, est sous-maire de Nantes. La famille Burot conserve le domaine jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. A la fin de l'Ancien Régime, les événements révolutionnaires entraînent, vraisemblablement après octobre 1793, l'arrestation du dernier descendant présent dans les lieux puisque dans l'inventaire dressé le 31 mai 1794 « Burot

dit Carcouët, déporté » est cité. La propriété est donc vendue comme bien national le 19 fructidor an II : plusieurs acheteurs sont intéressés et c'est finalement le « citoyen Joseph Alexandre Joyeau, marchand limonadier demeurant à Nantes au numéro premier place de l'Égalité », qui remporte les enchères lors de la vente à la bougie.

A cette date, la propriété qui entoure le château est close de murs : elle comprend la maison principale, une cour, une écurie, un jardin potager, un parc composé d'une terrasse, une charmille, une avenue, un étang et des vignes sur une superficie d'environ cinq hectares et demi. Plusieurs borderies ou métairies et d'autres vignes complètent le domaine. Des arbres de bonne futaie d'environ cinquante ans, des châtaigniers et des prés constituent le paysage environnant.

Le manoir est vendu par les cinq enfants Joyeau à la mort de leur mère. En septembre 1811, c'est donc monsieur Jacob, rentier de son état, qui acquiert Carcouët. Sa veuve revend le domaine en juin 1825 à François Turquand, lui aussi rentier. En 1847, l'armateur Alexandre Viot, installé à Nantes depuis 1823, est le nouvel acquéreur : il fait construire peu après une tour carrée pour faire pendant à la tour médiévale qui, par souci d'équilibre, est dans le même temps surélevée.

Sa femme Zoé Viot, fille de l'armateur Houdet, fait aménager les jardins et est sans doute à l'origine de la plantation de



Le château de Carcouët en 1957

nombreux arbres. La famille passe ses vacances dans cette campagne verdoyante proche de la Chézine située à trois kilomètres seulement du centre de Nantes.

Un de ses fils, Albert Viot, hérite du domaine en 1888 et le transmet en 1933 à son propre fils Henri Viot, qui en sera le dernier propriétaire, avec sa femme Françoise-Renée Bazin. Henri Viot a été maire de Saint-Herblain à la fin de la guerre,

de juin à septembre 1944. Madame Viot-Bazin est la fille du romancier et académicien, René Bazin.

Après la seconde guerre mondiale, trois dates marquent l'histoire des lieux : en 1964, la création du C.E.S. Carcouët, en 1970, la destruction du château, en 1982, l'ouverture du lycée.

LES DERNIERS PROPRIÉTAIRES

La famille Viot fut la dernière propriétaire du château de Carcouët, avant que la ville ne l'acquière par expropriation pour construire un collège. Vincent Viot nous livre quelques souvenirs sur la vie quotidienne des derniers occupants du château.

« La famille Joyau a revendu le domaine à mes arrière-grands-parents en 1847 et c'est mon père qui a hérité du château ensuite. Il avait trois frères et sœurs, la propriété a été partagée en quatre. Le domaine faisait à peu près cent hectares alors il ont eu vingt-cinq hectares chacun. Il y avait une centaine d'hectares aux Dervallières aussi. Cent hectares à l'époque, quand j'étais petit, c'était incroyable ! Il y avait des arbres magnifiques et une belle forêt.

Mon père a eu le château et ses frères et sœurs ont eu autre chose. Mais c'était une histoire à l'époque... Mon père avait fait la guerre de 14, il avait beaucoup de hauts faits d'armes. Alors en récompense, eh bien « t'auras ça » et puis les autres,

ils ont eu le reste. Ils ont eu des dédommagements ensuite. On avait le ruisseau qui est la frontière entre Nantes et Saint-Herblain. A cause de cela, mon père a été maire de Saint-Herblain parce qu'il avait un territoire sur la commune. Il a été maire de Saint-Herblain mais il a été viré parce que c'était sous Pétain... et quand le changement de gouvernement a été fait partout, tous les maires pendant l'Occupation ont été virés.

On a été exproprié par la ville de Nantes en 1958, c'était sous le maire Orrion. Un monsieur est venu voir ma mère et qui au lieu de le dire gentiment, a été odieux : « Vous n'êtes plus chez vous à partir de tel moment ! ». C'est scandaleux ! Alors, bien sûr, ils nous ont proposé des sous mais à prix tellement ridicule qu'il a fallu un procès. Et chose rarissime, il a été gagné. N'empêche que ça n'était pas des tarifs équivalents à une vente directe ».



Mariage devant l'escalier en 1937



Le château de Carcouët en 1957

LE DOMAINE DE LA CHESNAIE

C'est au fond d'une cour bordée de garage située rue du Chanoine Larose que l'on peut apercevoir le manoir de l'ancien domaine de la Chesnaie. Un aveu rendu le 5 mars 1666 par Guillaume Babin nous précise la composition du domaine : « Sçavoir est le lieu et manoir noble et seigneurie de la Chesnaie avecq toutes ses appartenances et despendances droicts de garenne et refuge à connits fuye et colombières de préminance et honorifique ; dans la chapelle de Nostre Dame de Miséricorde sittiée en la paroisse de Saint Sembin comme ayant esté faite construire et bastir par les precedans seigneurs et propriétaires de la dicte maison de la Chesnaie.

Et consistant icelle maison en un grand corps de logis commposé d'une grande salle office et cuisine et un escalier à transport estant entre deux le tout enlignement lun de l'autre avecq deux grandes chambrées une petite antre deux estant au dessus et deux grands et un petit grenier estant encore au dessus. Le tout couvert dardoise avecq sa haulte et basse court estant au devant dans laquelle est un puy et un poulailler et icelle cour cernoyé de murailles fors du costé du midy quelle est cloze d'une grande longère et bastimant couvert dardoise consistant en une cave grenier au dessus joignant la cuisine au bout est un pressouer et autre logement au bout tout en enlignement avecq des greniers au dessus le tout couvert dardoise. Et encore en enlignement d'iceux estant dans la basse cour est un grand cellier et ensuite le logement du mettaier et du costé du levant un hanlgard escurye et deux taiteryes aussy en enlignement couverts de thuilles jusque au joignant du portal et principalle antrée.

« Item un grand pavillon couvert de pierre dardoise que le dict Sieur de la Chesnais a fait construire depuis les douze ans estant de quarante et deux pieds de long et vingt et

deux pieds de large estant sittié au bout des rabines d'icelle maison consistant en deux parabas et chacune une chambre au dessus au bout duquel est deux taitries couvertes de tuilles et au bout d'icelle, des murailles conduisant jusque au portal et au derrière du tout est un grand jardin et verger. Le tout bourné d'un costé les haulte et basse cour et jardin du grand et principal logis dautre costé un petit chemin de servitude de la dicte maison conduisant d'icelle maison à aller aux Landes et Communs et terres de la dicte maison qui sont autour du villaige de Maleville... ». (ADLA / G129)



Vue aérienne de Malville en 1958

LE VILLAGE DE MALVILLE

Malville était un village très ancien qui a disparu au moment de la création du grand ensemble du Breil-Malville. Nous avons rencontré madame Gladieux qui a bien voulu nous confier ses souvenirs sur l'ancien manoir de Malville et l'atelier de bonneterie édifié dans une ancienne dépendance.

« J'ai vécu à Malville toute ma jeunesse jusque dans les années 60. Mes parents sont arrivés au château de Malville en 1926 quand j'avais cinq ans. Ils sont venus vivre ici parce que petite, j'étais malade des poumons et le médecin leur avait dit de vivre hors de la ville. Mon père était voyageur et ma mère habitait chez mes grands-parents rue Lanoue Bras de Fer. On habitait la moitié du château de Malville. L'autre moitié était occupée par la famille Chantreau mais pas Chantreau l'imprimeur. Alors, on était deux familles, c'était assez grand. Il y avait la route de Vannes puis le chemin

de Malville. La propriété du maraîcher Moysse donnait sur la route de Vannes. Le chemin de Malville tournait, il a été rectifié après. A cet endroit, il y avait la propriété Clergeau, il y avait un étang et des pépinières.

Il y avait un charbonnier sur la route de Vannes qui s'appelait Baron, le charbonnier Baron. Les pépinières appartenaient à Monsieur Becigneul qui habitait rue des Hauts-Pavés. Le chemin de Malville était en terre et il a été empierré quand ils ont fait la route de Vannes. Je me souviens que mon père

avait demandé le macadam de la route de Vannes pour que le chemin soit un peu plus propre. Le foyer-logement a été construit sur les pépinières de Becigneul. Sur le terrain du château, il y avait un verger, un étang. L'étang a été bouché. Il y avait beaucoup d'arbres, on avait un jardin d'agrément. Dans le château, on avait un grand séjour avec de grandes fenêtres, une grande entrée, une cuisine et en haut il y avait trois chambres. C'est l'entrée du milieu avec un grand escalier en bois qui séparait les deux logements. Le cabinet de toilette était commun. Il n'y avait ni eau, ni électricité, ni sanitaire et ni tout à l'égout. On avait fait les waters à l'extérieur ».

Un atelier de bonneterie

« Ce sont mes arrières-grands-parents, qui étaient du Nord, qui ont ouvert une bonneterie rue Lanoue Bras de Fer. Pendant la guerre de 14, ils sont venus à Pont-Rousseau. Ils travaillaient pour l'armée à ce moment parce qu'ils faisaient des tricots. Mes grands-parents maternels ont pris la suite et leur bonneterie s'appelait Coisy. C'était le nom de mon grand-père. Ils étaient associés avec Fiteau et le comte de la Tullaye. Toute la bonneterie de Nantes sortait de là parce que quand mon arrière-grand-père est venu s'installer, il n'y avait pas de bonneterie à Nantes. Tous les employés ont ouvert une bonneterie après être passés par la bonneterie de mon arrière grand-père.

Mon grand-père avait donc sa bonneterie rue Lanoue Bras de Fer. Il est tombé aveugle et ma grand-mère n'entendait pas. On les a donc pris chez nous et comme mon père était voyageur, la bonneterie a été mise au nom de ma mère. Ce sont donc mes parents qui ont ouvert un atelier de bonneterie à Malville dans une dépendance du château. Ils ont donc aménagé les granges, les écuries qui étaient en pierre. On avait fait une vitrine qui donnait sur la rue mais on ne voyait pas que c'était un atelier de bonneterie. Les

ateliers ont ouverts en 1936 ou 1937. On était fabricant et mon père vendait aux commerçants ou, de temps en temps, à des gens du quartier mais c'était exceptionnel.

On est resté jusqu'à la mort de mon père en 1963. On avait arrêté la bonneterie vers 1960-1961. On était deux filles, mon frère faisait du transport et il fallait moderniser. Alors mon père a préféré arrêter avant. On a donc liquidé tranquillement le stock et puis il a monté le bureau de tabac du «Chêne vert» sur la route de Vannes, à l'entrée de la Bouvardière. On n'a rien gardé de l'atelier, tous les métiers ont été fichus en l'air et on a donné la laine qui restait aux «Petites sœurs des pauvres». On recevait la laine par cent bottes sur des bobines de bois. On fournissait les marins en tricot. Nos tricots marins étaient cousus à la main. On faisait des bas pour les curés aussi, des grands bas noirs. Il y avait une quinzaine d'employés, c'était surtout des femmes qui travaillaient dans le textile. Je suis née sur une machine à tricoter. Quand j'étais petite, je faisais des bandes chez mon grand-père. J'ai toujours travaillé dans le textile. Quand mon père a fermé l'atelier de Malville, je suis allée travailler rue de la Distillerie, c'était un atelier qui faisait des bas à varices, des ceintures élastiques ».

2 / LE BOULEVARD DE CEINTURE ET LES DEBUTS DE L'URBANISATION DU QUARTIER

Le 24 janvier 1877, un arrêté prononce l'expropriation pour cause d'utilité publique des terrains sur lesquels passe aujourd'hui le boulevard des Anglais, un des tronçons du boulevard de ceinture.

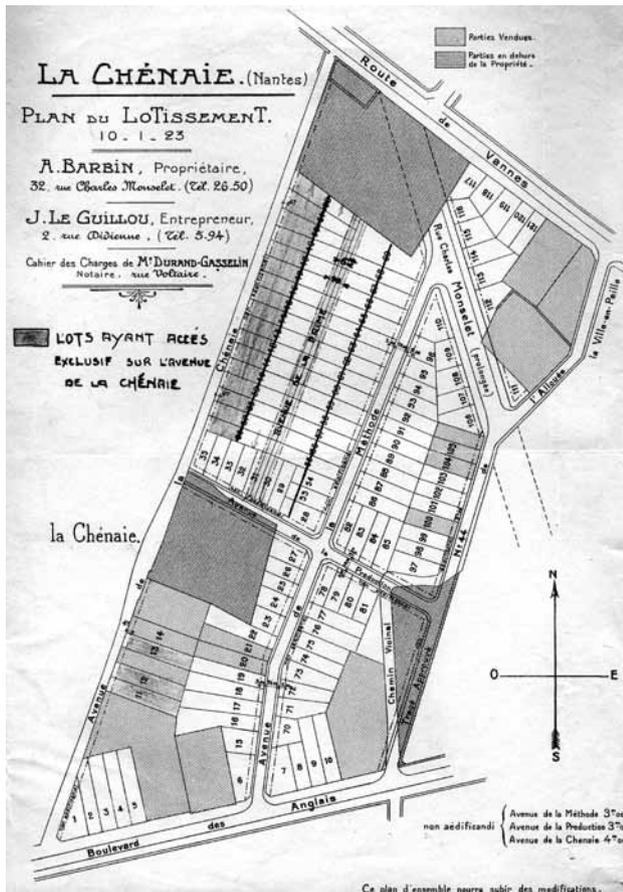
Le boulevard de ceinture est une idée déjà ancienne. Dès les années 1810, il est envisagé « *d'établir un nouveau périmètre de la ville de Nantes au moyen d'un boulevard circulaire* ». Ce n'est qu'en 1871 qu'un nouveau projet, œuvre d'Eugène Orioux, voit le jour. Un boulevard long d'une dizaine de kilomètres contourne la ville en passant au travers de zones rurales, permettant un coût de réalisation moins onéreux. De Chantenay au Rond Point de Rennes, en passant par Zola, il franchit la Chézine, nécessitant la création d'un viaduc, le pont Jules César, puis longe le Parc de Procé. Après le rond point de Rennes, il se prolonge jusqu'au Pont de la Tortière, traverse l'Erdre, pour aboutir enfin sur le boulevard de la Prairie de Mauves.



L'avenue des Primevères en 1961

LES PREMIERS LOTISSEMENTS

Frontière entre la zone urbaine et la zone rurale de Nantes, le boulevard de ceinture, ouvert en 1893, amorce l'urbanisation du quartier qui s'intensifie au cours des années 20 et 30 avec la création de sept lotissements de part et d'autre des axes principaux du quartier.



Le plus important d'entre eux est soumis à l'approbation préfectorale en 1924 par Adrien Barbin et l'entrepreneur Jean Le Guillou. Il s'agit du lotissement de la Chénaie compris entre la route de Vannes, l'avenue de la Chénaie, le boulevard des Anglais et la rue l'Allouée. Sur ce vaste terrain, les demandeurs envisagent un lotissement de cent vingt et une parcelles sur lesquelles une maison individuelle entourée d'un jardin pourra être édifiée. Afin de desservir l'ensemble des habitations, trois rues sont ouvertes : les avenues de la Production, de la Méthode et de la Prime.

En 1937, la propriété du Breil est, à son tour, morcelée par son propriétaire, Adrien Gougueheim. La rue des Primevères voit alors le jour. Un second lotissement, approuvé en 1939, est programmé autour du château. La guerre met un terme au projet.

LE SNUC

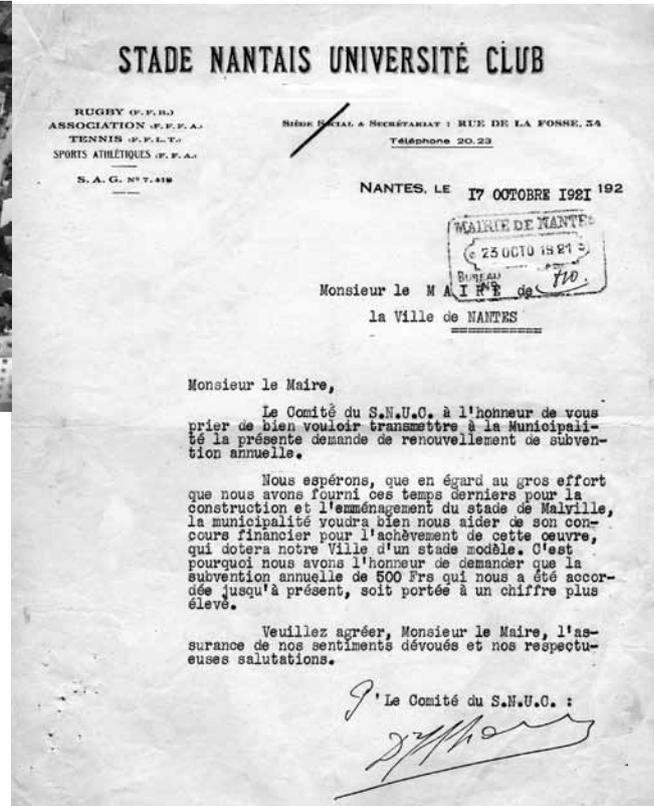
L'ouverture du boulevard est également une opportunité pour les dirigeants du Stade Nantais Université Club de développer leurs activités.



Le terrain du SNUC en 1958

Pascal Laporte est à l'origine de la création du club en 1907. Né à Bordeaux en 1876, ce sportif accompli arrive à Nantes en 1907 afin de créer une succursale de la Hutchon line, compagnie de navigation anglaise pour laquelle il travaille. Cinq fois champion de France de rugby avec l'équipe du Stade Bordelais Université Club, Pascal Laporte impulse avec Charles Bernard, la création d'un grand club multisports en proposant la fusion du SCUN et du RCBC. Sur son terrain de Beauséjour situé route de Vannes, le SNUC connaît un essor rapide et important et donne le goût du rugby aux Nantais.

En 1919, les dirigeants créent la Société civile immobilière sportive de Nantes afin d'acquérir « un terrain situé sur le boulevard de la Chézine, nommé la ferme de Malville, de quatre hectares et demi environ (...) en vue de les affecter à la pratique du sport ». Le premier conseil d'administration de la société est composé de Pascal Laporte, Auguste Laraison, René Chauvin, Albert Delimière, Albert Legendre, Yves Thomas et Jean Vidal.



UNE NOUVELLE PAROISSE : SAINTE-THERÈSE DE L'ENFANT - JESUS

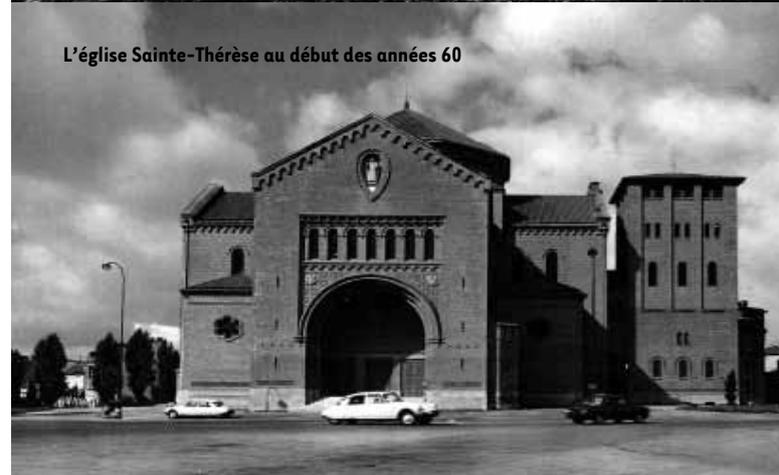
L'expansion urbaine de l'entre-deux guerres nécessite la création de nouvelles paroisses nantaises. C'est dans ce contexte que le 11 février 1933, l'évêque de Nantes, Monseigneur Le Fer de la Motte désigne l'abbé Larose pour la formation d'une nouvelle paroisse dédiée à la petite « sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte-Face ».

Dépendant de Saint-Similien, cette nouvelle paroisse s'étend de la route de Vannes à la route de Rennes et du boulevard du Massacre aux boulevards des Anglais et Lelasseur. Après plusieurs propositions, le terrain retenu pour la construction de l'église occupe une position centrale. L'abbé Larose installe son presbytère au 25, rue Pierre Abélard. Le dimanche 16 juillet 1933, il ouvre l'église provisoire dans un ancien hangar puis crée les deux écoles et la salle paroissiale.

Le 3 octobre 1935, l'archevêque de Tours, Monseigneur Gaillard bénit la pose de la première pierre de l'église. Edifiée en brique sur les plans de l'architecte Ménard, l'église de style romano-byzantin subit bien des aléas.

Les fondations sont creusées le 29 mars 1939. Avec la guerre, les travaux s'arrêtent puis reprennent jusqu'aux bombardements du 16 septembre 1943 qui détruit les fondations. Le chantier redémarre en 1952 et la chapelle sous la tour est ouverte au culte le 4 octobre.

L'église est consacrée en octobre 1960 par Monseigneur Villepelet, évêque de Nantes, et Monseigneur Jacquemin, évêque de Bayeux et Lisieux.



3 / LE QUARTIER PENDANT LA GUERRE

L'occupation du château par les Anglais

Lors de la deuxième guerre mondiale, la municipalité réquisitionna une partie du château pour y loger des troupes anglaises. Celles-ci y demeurèrent jusqu'en juin 1940. Embarquées sur le navire Lancastria, elles sont décimées lors du bombardement du navire par les Allemands dans le port de Saint-Nazaire le 13 juin 1940.

« Les premiers occupants étaient de la RAOC (Royal Army Ordnance Corps). Il se sont installés dans les dépendances. Ensuite, ce sont les soldats de la RASC (Royal Army Service Corps) qui ont monopolisés le jardin avec des tentes. C'étaient de grandes tentes pour 50 bonhommes à peu près. C'étaient des gens fort sympathiques, vraiment charmants ». (Jacques)

« Quand ils sont partis, ils ont laissé leurs lits, leurs couvertures... Dans la descente en bas de l'avenue des Primevères, dans la carrière, ils ont jeté leurs jeeps, leurs camions afin que les Allemands ne récupèrent pas leur matériel... ». (Jean-Claude)

Les bombardements

Par deux fois, Nantes a souffert des bombardements. Les quartiers de Sainte Thérèse et du Breil sont touchés par le premier bombardement du 16 septembre 1943.

Pierre Gauthier se souvient : « Le 16 septembre 1943, il y a eu le premier bombardement de Nantes. Nous jouions à la marchande à l'entrée d'une impasse de l'avenue du Breil, située entre les Forget et les Guston. Vers 4 h des fumigènes

installés sur le boulevard des anglais dégagent une épaisse fumée. Inquiets nous abandonnons tout pour courir vers le château. A peine à l'abri dans la buanderie, les premières bombes tombaient. Nous entendions leur sifflement, la DCA du SNUC qui crépitait. Nous tremblions de tous nos membres. Ne nous estimant pas suffisamment à l'abri, Madame Gautier nous fit profiter d'une accalmie, pour gagner en courant l'entrée de la cave qui offrait un meilleur abri avec un mur épais de plus d'un mètre. Le bombardement s'éloignait alors vers la ville. Nous avons eu la visite de quelques Allemands dont l'un était chargé de démonter des lignes téléphoniques rue du Breil. Riant de toutes ses dents il nous dit : « Maisons.. Kaput.. hi hi » et montrant le ciel : « Amis à vous ! ».

Sur ces entrefaites arrive papa qui était chez un client route de Vannes. En regagnant la rue des Primevères, il a pu voir le quartier Sainte Thérèse ravagé par les bombes, l'avenue de la Prime, le boulevard des Anglais où il aida même au dégagement du petit Huteau coincé entre son lit de fer et le mur de sa maison écroulée, tandis que le pharmacien Siloret fouillait son officine détruite à la recherche de médicaments ».

« Des bombes étaient tombées dans le jardin mais elles n'avaient pas explosé. Malgré les démarches de notre père, auprès de la Kommandantur et de la Défense Passive, ils ne sont intervenus qu'une seule fois. Ils avaient réussi à retirer une bombe de 250 kg non explosée qui était tombée devant la maison de Monsieur Forget sous le perron au n°25, rue du Breil ». (Jacques)

4 / LE QUARTIER APRES LA GUERRE

Jusqu'en 1958, malgré l'urbanisation naissante d'avant-guerre, le quartier conserve un caractère rural prononcé avec la présence de trois fermes, d'anciennes pépinières et de nombreux terrains loués en jardins ouvriers.

UN QUARTIER MI-RURAL, MI-URBAIN

LES JARDINS OUVRIERS

L'évaluation immobilière des propriétés à acquérir en vue de la construction de la cité du Breil permet d'apprécier les activités rurales du quartier en 1956. Ces documents révèlent que la pratique du jardinage est très répandue dans le quartier puisqu'un certain nombre de propriétaires loue leur terre à des particuliers.

Ainsi, la famille Sorin loue à des particuliers des jardins le long de l'avenue des Plantes. Également à Malville, des jardins ouvriers sont loués par Félix Thareau, sur un terrain jouxtant son usine de traitement de plumes et de duvets.

Sur le chemin de Carcouët, la « Tenue du Breil », dont le nom rappelle l'ancienne activité maraîchère, ainsi qu'un terrain appartenant à la famille David, sont également investis par des jardiniers particuliers.

Enfin, un terrain d'un hectare situé à l'angle des chemins de la Maison Blanche et de Carcouët et appartenant à monsieur Lechat est une ancienne pépinière transformée en jardins ouvriers.

DES PÉPINIÈRES EN DÉSHÉRENCE

En 1919, Jules Bécigneul, célèbre horticulteur et pépiniériste installé au 48, rue des Hauts-Pavés avait étendu son activité jusqu'à Malville en acquérant un terrain d'un peu plus d'un hectare. Lorsque la ville achète son terrain dans les années 50, le propriétaire avait cessé son activité et laissé ses pépinières en friche.

Une autre pépinière en friche se situait chemin de la Maison Blanche sur un terrain appartenant à Brenelière et loué par monsieur Cherbonnier.



Malville en 1958 : la pépinière Bécigneul, l'ancienne tenue maraîchère Moyses



Vue aérienne du quartier en 1956



Plan du quartier en 1959

LES FERMES DU QUARTIER

Trois fermes étaient encore en activité dans le quartier en 1956 : «La petite Broderie», louée à Henri Fradin, se situait à l'angle des chemins de Carcouët et de la Maison Blanche, «La Julotière», louée à monsieur Guyard et «La petite Bouvardière» louée à monsieur Bricaud à proximité du chemin de la Maison Blanche et dont les bâtiments d'exploitation étaient composés d'une grande remise, d'un cellier, d'une buanderie et d'un four.

La petite Broderie consistait en une maison basse comportant une cuisine et deux chambres surmontées d'un grenier. Deux écuries, une remise et un caveau composait les bâtiments d'exploitation. Madame Fradin évoque son activité agricole dans le quartier au cours des années 50. En 1951, elle a hérité de ses parents qui étaient agriculteurs à la Chapelle sur Erdre, du bail de la Petite Broderie. Jusqu'à son mariage en 1953 avec monsieur Fradin, elle exploita la ferme seule puis avec son mari jusqu'en 1958, date de l'expropriation.

« C'était une petite ferme de 4 ha, située au n° 256, chemin de Carcouët. Elle appartenait à madame Faligot de la Bouvrie. Nous avions un terrain en labour de 1 ha 14 entre la ferme et le chemin de la Maison Blanche où il était clôturé par une haie. Nous y faisons de la polyculture : blé, trèfle, légumes... De l'autre côté du chemin de Carcouët, entre « le Rocher » et « le Richelieu » actuels, nous avions un autre terrain appelé « les Chênes », qui descendait vers la Chézine. On y entrait par le chemin de Carcouët, là où se trouve le bureau de tabac actuel car le mur d'enceinte de la propriété du Grand Carcouët descendait lui aussi vers la Chézine, en suivant l'emplacement actuel du « Richelieu ». C'est là que nous avions nos cultures maraîchères : légumes de toutes

sortes, choux, radis, haricots... Nous y avions une vigne, de l'Otello, qui nous fournissait deux à trois barriques de vin rouge par an et surtout un verger important, notamment des pommiers qui donnaient des pommes à couteau et des pommes à cidre.

Une à deux fois par semaine, nous allions aux Halles qui étaient installées alors au Champ de Mars, avec notre charrette à cheval à quatre roues, vendre suivant la saison : pommes, radis, haricots, cerises... A la fin, nous avions aussi deux vaches qui nous fournissaient chacun bon an, mal an quinze à vingt litres de lait par jour que nous allions vendre à bicyclette dans les avenues du quartier...

Face à la grille de Carcouët, se trouvait la ferme «La Julotière», exploitée par Guyard et avant lui, par Biton. Elle était plus importante, environ 15 ha, et s'étendait de l'autre côté du Massacre. Et côté Nord, il y avait la Petite Bouvardière exploitée par Bricaud qui s'en allait sur les marchés tous les matins vendre ses productions». Après leur expropriation, les Fradin exploitèrent la ferme de la Houssais, de 1958 à 1985, avant qu'elle ne devienne le Poney-Club actuel.



La petite Bouvardière en 1960



Fermes de Malville en 1960

Les rues de la Maison Blanche et des Plantes, fermes en borbure du boulevard de Carcoïet en 1958



L'AVENUE DES PLANTES AU MILIEU DES ANNÉES 50

Annick Jolive qui a vécu sa jeunesse dans le quartier, rue des Plantes, évoque le mode de vie dans le quartier au cours des années 50.

«Je suis arrivée sur le quartier en 1954, j'avais alors 14 ans. Mes parents avaient fait construire une maison au n° 12 rue des Plantes, sur Saint-Herblain. Le trottoir appartenant à la ville de Nantes, nous étions donc des « frontaliers ». Le fait d'être sur la commune de Saint-Herblain ne fut pas sans occasionner quelques désagréments ! Ainsi, mon père croyant bien faire avait fait dépasser un petit bout de marche sur ce fameux trottoir nantais. Eh bien, chaque année les impôts fonciers lui réclamaient une somme (certes modique) pour ce léger dépassement !

(...) La première partie de l'avenue des Plantes était très correcte mais elle se rétrécissait ensuite en un chemin étroit et en pente pour finir dans une ferme et on se trouvait ensuite en pleine campagne. Les avenues perpendiculaires actuelles donnant chemin du Massacre comportaient des habitations récentes, d'autres en construction mais aussi des maisons beaucoup plus anciennes datant d'avant-guerre. Ces maisons possédaient un jardin et parfois, on

notait la présence d'un puits. La culture se limitait bien souvent à la culture potagère. Le reste des terres servait de potagers à des gens venant du centre-ville ou même des gens du quartier désirant cultiver des légumes et qui les louaient ou les achetaient.

Rue des Plantes, nous étions aux portes de Nantes avec la double impression d'être à la fois à la campagne et à la ville. Les fermes n'étaient pas très loin, le chemin de Massacre peu fréquenté donnant sur la Chézine et ses vallons, le chemin de la Maison Blanche quasi désert avec sa mare, son vieux mur, ses églantiers où mon père allait cueillir des greffons pour écussonner ses rosiers. On remarquait la fabrique de traitement de plumes Thareau et quelques maisons qui existent encore.

On peut aussi parler d'un personnage, le père Bricaud qui exploitait la ferme de la Petite Bouvardière, rue des Plantes. Il élevait des vaches et allait vendre ses légumes très tôt le matin au Champ de Mars. Au début, il utilisait une charrette à cheval et par la suite une vieille « pétoire » qui, en passant, réveillait tout le monde ! ».

LES LOTISSEMENTS D'APRES-GUERRE

A partir des années 50, l'urbanisation gagne du terrain avec l'intensification des lotissements.

LE LOTISSEMENT « MOYSE »

UNION OUEST MARAICHERE NANTAISE

Président :

M. Joseph MOYSE, 117, route de Vannes, Nantes.

Secrétaire :

M. Henri BENAUD, chemin Guillaume-Croliers, Nantes.

Treasorier :

M. Victor BOUCHARD, Les Tillands, route de Vannes, Nantes.

Membres :

MM. Donatien GUILLARD, La Brise, Pont-du-Cens, Nantes.

Auguste RENAUDINEAU, chemin Hector-Berlioz, Nantes.

François GUILLET, Les Landès, route de Vannes, Nantes.

Eugène FOUCHÉ, chemin Hector-Berlioz, Nantes.

Donatien FOUCHÉ, la Noë, route de la Jonnelière, Nantes.

Pierre ESNEAU, boulevard de Longchamp, Nantes.

René CHEVALIER, chemin de la Patouillerie, Nantes.

Henri DAUFOUY, chemin de la Patouillerie, Nantes.

Paul BOUCHARD, avenue de la Chesnaie, Nantes.

Liste des marâchers du quartier en 1946

Le promeneur qui arpente la rue de Malville découvre en face de la Caisse des Allocations Familiales, un ensemble de trois avenues qui portent les noms de Stuart, Moyse et Charly. Il s'agit du « lotissement Moyse ». Grâce à monsieur Claude Chesneau qui y habite, nous avons pu obtenir des renseignements précis sur cette partie de notre quartier.

« Ce lotissement fut créé vers 1954 par monsieur Joseph Moyse, marâcher, qui y possédait une tenue. Désirant la lotir, il fit créer une Société Immobilière chez un notaire de Nantes, qui prépara la voirie et vendit ensuite les lots de terrain à des particuliers pour bâtir cette zone pavillonnaire.

Les noms de ces avenues sont liés à la propre histoire de Joseph Moyse. Pendant la dernière guerre mondiale, monsieur



Moyse fit partie d'un réseau de résistance appelé Stuart et fut sauvé d'une déportation en Allemagne par un nommé Charly, Alsacien incorporé de force dans la Wehrmacht. En reconnaissance, monsieur Moyse tint à attacher le nom de son « sauveur » à l'une des trois voies créées par lui. La première maison de ce lotissement date de 1956 ».

LA MAISON FAMILIALE

Le voyageur qui attend son bus à la station « Petit Carcouët » sur le boulevard Pierre de Coubertin, tourne le dos à un groupe d'immeubles aux numéros 33, 35 et 37 du-dit boulevard. Il s'agit de la « Maison Familiale ».

Grâce à monsieur et madame René Doaré qui sont bien connus des milieux associatifs du quartier, nous avons pu obtenir un certain nombre de renseignements : « La Maison Familiale est une Société Coopérative d'H.L.M. qui s'occupe en particulier de la construction d'immeubles collectifs permettant l'accession à la propriété de ses adhérents, comme au Petit Carcouët, au Calvaire de Grillaud, à la Trémisinière... Le terrain du Petit Carcouët où le lotissement est établi fut vendu en 1927 par la Société Immobilière des Dervallières à qui il appartenait. Le lotissement fut acheté en 1957 par la Société « La Maison Familiale » qui fit immédiatement construire un groupe d'immeubles « spacieux, clairs, sobres mais solides de types très fonctionnels ».

Un article de « La Résistance de l'Ouest » publié le 15 octobre 1960, nous livre une description de l'immeuble au moment de son inauguration : « Ce groupe destiné à l'accession à la propriété de ses habitants, comprend 56 appartements, répartis en F3, F4 et F5 dans sept immeubles : immeubles A et B de 2 étages sur rez-de-chaussée en façade sur le chemin de Carcouët ; immeubles C, D, E, F et G de 3 et 4 étages sur rez-de-chaussée perpendiculaires aux précédents. Ce groupe d'immeubles quasi achevé est déjà presque entièrement livré à l'habitation (...). Les appartements sont assez spacieux, et pratiquement au maximum des normes de surface des H.L.M. Leur salle commune isolée de l'extérieur par une très grande baie vitrée, s'ouvre largement sur un grand balcon-loggia dominant le parc. A côté de la cuisine s'ouvre un séchoir où le linge est masqué par des lames de béton inclinées : l'appartement dispose d'un vide-ordures.

L'insonorisation contre le bruit a fait l'objet de précautions toutes spéciales, la « Maison Familiale » considérant ce point comme essentiel. Les séparations entre appartements mitoyens sont assurées par une paroi double et, dans le sens vertical, il a été incorporé aux planchers du « solaphone ». Le chauffage central est collectif. Tout autour est prévue la réalisation prochaine d'espaces verts avec de vastes plates-formes pour les jeux des enfants. La vue est par ailleurs dégagée sur la vallée de la Chézine, plantée de beaux peupliers, et en face sur le parc des Dervallières ».

LA JALOTTERIE

Le lotissement de la Jalotterie fut décidé en 1959 sur la propriété de la Julotterie, vendue par mademoiselle Drouault. Elle avait hérité de cette propriété de sa famille par transmissions successives. En effet, au 19^{ème} siècle, la Jalotterie appartenait à la famille Viot, propriétaire du domaine du Grand Carcouët. Le lotissement de la Jalotterie couvre une superficie de 3ha 65a, au coin des chemins du Massacre et de Carcouët devenus boulevards depuis.

Ce lotissement compte trente-sept lots numérotés de 1 à 36 bis. Toutefois, les lots numérotés de 1 à 8 ont été regroupés sous le n° 38 dans l'éventualité de l'implantation d'un centre religieux ; ce qui n'eut pas lieu. De ce fait, les huit premiers lots reprirent leur destination première d'implantations individuelles ainsi que les lots 9 à 35 .

Quant aux lots 36 et 36 bis, ils furent destinés à l'édification d'environ 130 logements en trois immeubles collectifs et constituent depuis lors la « Résidence le Dolmen ». Sa disposition comporte une cour intérieure fermée, lieu de loisirs et de sports pour les enfants et les jeunes.

LE GRAND CARCOUËT

Les membres de la famille Viot constituèrent en 1959 la Société Civile Immobilière du Grand Carcouët. Un document de l'époque nous livre une description du projet :

« L'ensemble résidentiel « Le Grand Carcouët » s'intègre dans un programme d'extension de Nantes vers le Val de Chézine entourant la ville à l'Ouest et au Nord. Cette partie de la ville occupée il y a peu de temps encore par quelques belles demeures, entourées de parcs vallonnés plantés d'arbres magnifiques, offre un cadre unique aux immeubles d'habitation collective qui vont s'édifier de part et d'autre de l'ancien chemin de Carcouët, futur boulevard de 22 mètres.

Le Grand Carcouët comprendra, outre les immeubles de différentes catégories, les édifices culturels indispensables : centre paroissial, lycée, collège, un centre commercial, de vastes parkings, garages, terrains de sport, doivent y être édifiés.

Au cœur du Grand Carcouët, la Société Immobilière « Les Chênes » construit 70 appartements exposés plein Sud (types F2, F3 et F4) avec des locaux commerciaux au rez-de-chaussée. La superficie habitable des appartements a été portée au maximum. Les salles de séjour spacieuses s'ouvrent sur un balcon dégageant la vue sur le coteau opposé du Val Chézine ».

Ce lotissement, ainsi créé, comprend : le lot A destiné à l'implantation d'un centre religieux. Ce fut le cas pendant quelques années avec le baraquement provisoire de Saint-Luc, à l'emplacement de la pharmacie actuelle, jusqu'à la construction de l'église définitive en 1969. Le lot B est un immeuble collectif d'environ 40 logements, le « Richelieu » actuel ; le lot C est le plus important. Il borde le boulevard

sur 205 mètres environ et compte 70 logements. Il a été dénommé « Les Chênes ».

Les îlots D, E, F qui comprennent respectivement 40, 21 et 23 lots destinés à l'édification d'immeubles individuels. Ils correspondent aux avenues Blanche (devenue Vandernotte), Commandant Viot et Bernard Roy.

5 / LE LOTISSEMENT MUNICIPAL DU BREIL-MALVILLE

C'est au cours du conseil municipal du 22 juillet 1955 que fut décidée la création du lotissement du Breil-Malville. Monsieur Sablé, adjoint, s'adresse aux membres du conseil : *« Madame, Messieurs, la loi du 6 août 1953 autorise les communes à acquérir des terrains, à les lotir et à les revendre sans gain ni perte en vue de faciliter l'accession des familles peu fortunées à la petite propriété. (...) Une vingtaine d'hectares, magnifiquement situés dans le quartier du Breil-Malville, pourraient convenir parfaitement à la construction si la plupart des parcelles qui composent l'ensemble étaient remembrées. (...) A une époque où la pénurie des terrains à construire, peu éloignés des réseaux divers de desserte, se fait cruellement sentir, il serait regrettable de laisser inutilisées les propriétés du Breil-Malville. (...) C'est pourquoi, devant la carence de l'initiative privée, nous avons pensé qu'il convenait de recourir aux dispositions de la loi du 6 août 1953 pour parvenir au lotissement correct de ces propriétés ».*

L'adjoint municipal n'hésite pas dans sa présentation du projet à critiquer les propriétaires en place. Il présente ensuite au conseil une étude qui fait ressortir le coût estimatif de l'opération à 300 millions de francs de l'époque englobant le coût d'acquisition des terrains et l'ensemble des frais d'équipement. Ceci devant permettre la construction de 1000 logements se répartissant en immeubles collectifs et en maisons individuelles.

Après diverses modifications apportées au projet initial, le résultat suivant est présenté au conseil municipal du 9 novembre 1959 : *« Le plan-masse directeur a été établi par Monsieur Favraud, architecte désigné par le Ministère de la Construction. Il tend à la création dans le quartier du Breil-Malville, d'un groupe d'habitations représentant 1678 logements dont 1602 collectifs et 76 individuels. La dépense à prévoir pour l'acquisition et l'aménagement intérieur des terrains du lotissement ainsi envisagé, s'établit au total à 618 millions de francs ».* On constate qu'en quatre années d'étude, le projet est passé de 1000 logements à 1678 et le coût de 300 à 618 millions.

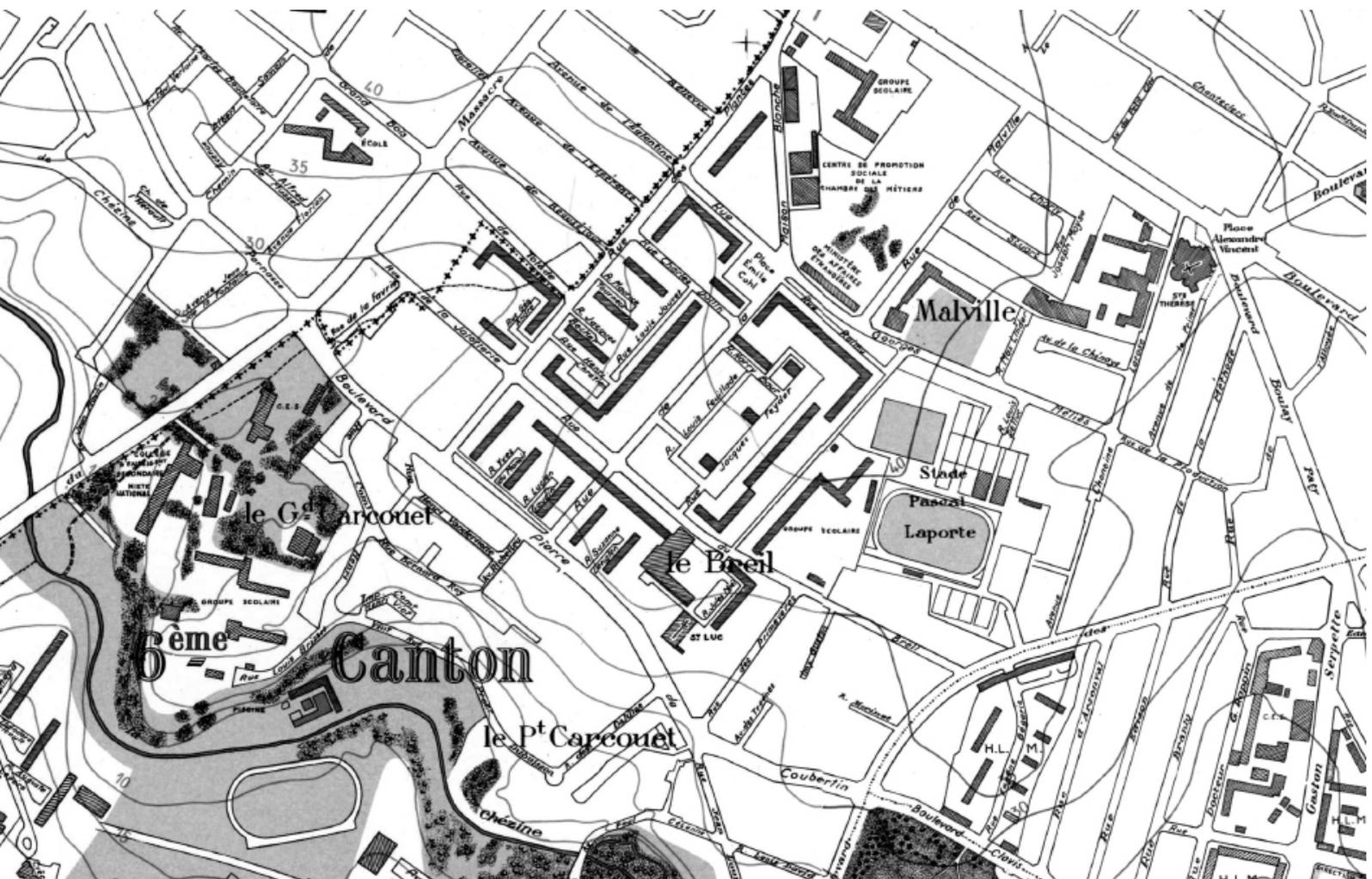
NECESSITE D'EXPROPRIER

Ce projet de lotissement ne pouvait voir le jour que par l'expropriation des terrains concernés. L'engagement de la procédure fut voté au conseil municipal du 17 mars 1958. Elle concernait 45 parcelles, en majeure partie non construites (tenues maraîchères, terres labourables, jardins, pépinières...) et d'une contenance approximative de 22 hectares. Bien évidemment, ces expropriations ne furent pas acceptées par tous les propriétaires, certains estimant être lésés par le prix proposé.

« Nous sommes rentrés dans notre maison en 1957. A ce moment-là, le boulevard de Coubertin s'appelait chemin de Carcouët. Quand la ville a voulu élargir le chemin pour faire le boulevard, on nous a dit que nous allions être expropriés. Nous n'avons pas accepté mais nous avons bien voulu céder un bout de terrain sans le vendre, mais en contrepartie nous avons exigé de nous construire un mur très haut. La ville a accepté ».



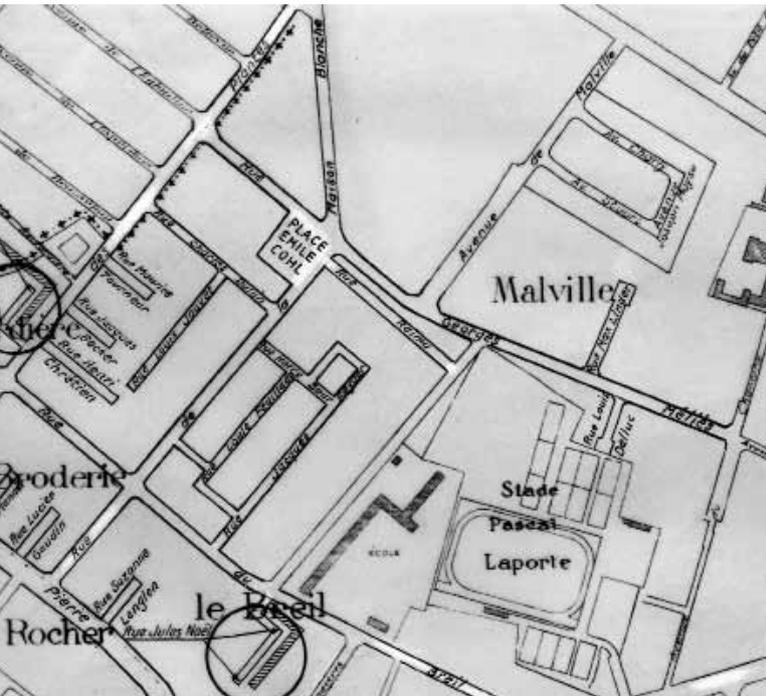
Le Breil-Malville au début des années 70



Plan du quartier en 1975

LA VOIRIE

Tout ouvrage de construction d'un grand ensemble commence par l'établissement de la voirie. Lorsque les plans sont tracés, on procède au piquetage du terrain pour délimiter l'emprise au sol des voies nouvelles. Les bulldozers entrent alors en action pour délimiter à travers champs l'implantation des nouvelles voies, avec leur cortège de niveleuses, de pelleteuse... Les terres en déblai sont amassées en butte dans un endroit choisi pour que la rotation des bennes qui les évacueront vers une décharge extérieure, revienne au moindre coût.



Plan de dénomination des voies du quartier en 1964

Tous ces travaux furent effectués en 1960-61. On y établit alors les réseaux d'égouts et de gaz, les caniveaux et, en surface, les réseaux électriques, téléphoniques, d'éclairage public... La construction des immeubles commença alors.

LES PRINCIPAUX AXES CONCERNÉS

Sur le quartier, il fallait élargir l'ancien chemin de Carcouët pour en faire un boulevard de 22 mètres, l'actuel boulevard Pierre de Coubertin, ainsi que l'ancien chemin de « Chantenay au Pont du Cens », l'actuel boulevard du Massacre. Le tracé des chemins de la Maison Blanche et de Malville sont rectifiés. L'avenue du Breil, qui s'arrêtait alors au château, est prolongée jusqu'au boulevard du Massacre en deux parties : rue du Breil et avenue de la Jalotterie de part et d'autre de la rue des Plantes.

Il fallait prolonger l'avenue des Plantes qui s'arrêtait alors à la Petite Bouvardière (ferme disparue, face à la rue de Tolède actuelle), jusqu'à Coubertin et, enfin, l'avenue de la Production, depuis l'avenue du Chanoine Larose actuelle, qui s'appelait encore avenue de la Chesnaie, jusqu'à la rue des Plantes, pour devenir la rue Georges Méliès que nous connaissons.

LA CONSTRUCTION DES IMMEUBLES

MÉTHODE DE CONSTRUCTION : LE PRÉFABRIQUÉ

En novembre 1959, l'Office public d'HLM fait appel à UNITRA, une importante société nantaise qui regroupe sept sociétés, pour la construction de logements au Breil-Malville. Il est alors décidé d'utiliser un procédé de fabrication lourde de grands éléments en béton. Ce procédé porte le nom de « Balency ». Pour ce faire une usine est spécialement construite sur le boulevard de Mauves en 1961.



Construction des immeubles de la rue Jacques Feyder en 1962

« D'une usine « presse-boutons » sort une cité de 500 logements ! ». Une centrale à béton, entièrement automatique, permet à deux hommes seulement de fabriquer 80 m³ par journée de 9 heures. Ce béton est versé dans des moules spéciaux pour former des panneaux de façade, des cloisons, des escaliers ainsi que des blocs fonctionnels complexes pouvant comporter à la fois les prises d'air, les ventilations, les conduits de fumée, le vide-ordures et la gaine des canalisations. Les planchers de béton armé contenant les serpentins de chauffage par le sol, sont eux coulés sur place, ce qui permet d'assurer une parfaite liaison des éléments préfabriqués entre eux et le contreventement de l'immeuble. Les panneaux recouverts de grès-cérame qui constituent les façades sont autolavables ». (article de Presse Océan paru le 20 septembre 1961)

Pour transporter les éléments fabriqués, des semi-remorques spéciaux de 23 tonnes de charge font la navette entre l'usine et le chantier... A l'aide de deux grues, il est possible de procéder à l'édification de deux bâtiments simultanément. Le procédé utilisé évite la pose d'échafaudage et même l'usage d'échelle qui ne servent qu'au moment de la pose des planchers.

L'économie réalisée par rapport à une construction traditionnelle a été évaluée à 15 %.

LES ÉTAPES DE LA CONSTRUCTION

Le projet initial prévoyait la réalisation de la cité en trois tranches. Une quatrième sera ajoutée en 1962, pour répondre au besoin de logement des rapatriés d'Algérie. Les deux premières tranches concernent exclusivement la construction de logements, 536 logements pour la première et 451 logements pour la seconde. La troisième tranche concernera plus spécifiquement la construction des trois tours de la rue Feyder et les bâtiments commerciaux et sociaux.

La construction de l'ensemble débutera en mars 1961 pour la première tranche et ne s'achèvera qu'en 1967 avec la construction de l'église définitive de Saint-Luc.

La première tranche

La réalisation de la première fut confiée à l'Office public HLM et à la Société Centrale Immobilière de la Caisse des Dépôts et Consignations. Les premiers bâtiments, communément appelés « Le Peigne », furent construits de part et d'autre de la rue de la Maison Blanche et en bordure du boulevard de Coubertin. La construction débuta en mars 1961 par un porche qui enjambait la rue de la Maison Blanche, entre le n°59 et 61 de la rue du Breil. Six bâtiments furent édifiés comprenant 345 logements.

En 1962, ni les tours, ni les immeubles de Feyder ne sont construits, les premiers habitants ont la vue dégagée vers l'est et peuvent admirer de leur fenêtre l'église Sainte-Thérèse.

La deuxième partie de la première tranche fut construite en bordure de la rue des Plantes et se composa de 156 logements. Enfin, la dernière partie fut à la charge de la SCIC avec 315 logements répartis en quatre bâtiments construits en bordure de la rue des Plantes. Cet ensemble porte le nom de « Résidence Le Breil ».

En 1962, les premiers habitants s'installent. *« Nous sommes arrivés au mois de mai 1962 au 49, rue du Breil. On a été les premiers locataires du logement. Je suis passé rue du Breil au moment où ce n'était pas fini d'être construit. Ils ont d'abord construit les sous-sols, le rez-de-chaussée et ils ont mis les cloisons préfabriquées. Les façades n'étaient pas posées. Ça ressemblait à des cages à poules. Et puis quand on est arrivé, ma foi, on a trouvé que ce n'était pas mal conçu du tout.*

(...) Dans notre escalier, j'ai pris le taureau par les cornes. J'ai dit, on est là, on se croise, on ne se connaît pas. Et puis, un beau jour, j'ai fait une invitation à tous les voisins leur disant que s'ils voulaient venir pour que l'on puisse se connaître, tel soir on les attend. Alors, il y en a deux qui avaient remis les

papiers dans la boîte aux lettres qui ne sont pas venus. Les autres sont venus alors on a fait connaissance comme ça. Et ma foi, j'ai trouvé que ce n'était pas mal du tout comme système parce qu'après on se connaissait un peu mieux. Les gosses, petits, ils ont grandi avec nous et puis tout le reste, ça amenait une certaine amitié ». **(Monsieur Lebreton)**

La deuxième tranche

La deuxième tranche fut entièrement confiée à l'Office public HLM qui en sollicita l'attribution en février 1962. Trois îlots furent ainsi retenus pour un nombre global de 451 logements. Le premier lot de 315 logements se situe en bordure de l'école du Breil. Le second comprendra 64 logements et bordera le parking actuel du centre commercial, coté rue du Breil. Enfin le troisième de 72 logements sera construit autour de la place Emile Cohl.

La troisième tranche

Le 8 avril 1963, la municipalité décide l'attribution d'une nouvelle tranche à l'Office HLM. Monsieur Robert, adjoint en présente la demande au conseil municipal : *« Le conseil d'administration de l'Office a décidé au cours de sa séance du 14 mars de poursuivre son effort de construction dans le lotissement et sollicite de la Ville, la cession d'une troisième tranche de terrains sur lesquels édifier trois immeubles-tours groupant 160 logements ».* Il s'agit des tours de la rue Feyder dont la construction s'étale sur deux années, 1964 et 1965.



Le Breil-Malville en fin d'édification en 1964

LES PREMIERS HABITANTS



L'avenue des Plantes au milieu des années 60

« Nous sommes arrivés au Breil-Malville le 1^{er} avril 1964 au 5, rue Géo André avec nos deux enfants. Après tous les appartements que nous avons occupés, celui-ci était un palace comparé aux autres. Les logements venaient d'être construits, nous étions les premiers locataires. Il y avait tout le confort et nous avons beaucoup apprécié, de même que l'endroit où il se situait. Les autres bâtiments, 2-4-6 rue Géo André ont été occupés au mois de juillet et l'avenue de Tolède un peu plus tard. La cour n'était pas terminée.

Les locataires sont arrivés les uns après les autres et il s'est tout de suite constitué une bonne ambiance, malgré la différence de situation. Deux appartements étaient occupés

par des rapatriés. Il y avait dix-sept enfants de 8 mois à 24 ans. Les enfants d'âge scolaire ont fréquenté l'école rue du Breil, mais à la rentrée de septembre, vu le nombre d'enfants arrivés en même temps, il a fallu partager avec l'école du Grand Carcouët. C'était moins pratique pour les familles mais on n'avait pas le choix.

Dans notre escalier, un locataire qui était enseignant, ne travaillait pas le jeudi et emmenait dans sa vieille voiture les jeunes qui habitaient rue Géo André et Tolède au Petit Port pour jouer au foot. D'autres suivaient à bicyclette ».
(Marie-Thérèse)

« J'ai vécu au Breil de 1964 à 1974, au 5, rue Géo André, ce quartier considéré depuis, par certains, comme «invivable». Il s'agissait plutôt d'une cour entourée par trois bâtiments longeant les rues de Tolède, des Plantes et la Jalotterie. Au milieu, le parc à voitures, jamais complet, devinez pourquoi ? Peu de voitures, peu d'évasion mais beaucoup de concentration ! Déjà sans doute le début de la fin.

L'ambiance était bonne pourtant et la confiance réciproque régnait... Je possédais une «dodoche» que je laissais sur le bord du trottoir et pendant dix ans, je n'ai eu à constater aucune dégradation ni vol, pourtant, une toile en guise de toit !

Pour la petite histoire, sachez que j'ai emménagé en 1974, sur un quartier dit «moins sensible» (quel joli mot)! Quelques semaines après : vol de mon solex dans le local à vélos et casse de ma portière sur ma voiture pourtant enfermée dans un parc fermé ! Ce jour-là, j'ai regretté ma Géo André ». (Monsieur Pasquier)

L'ARRIVÉE DES RAPATRIÉS D'ALGERIE

«C'est au Breil et, dans une moindre mesure à Joncours, que les conséquences de l'arrivée des rapatriés se font sentir. En octobre 1962, le président de l'office public d'HLM, le docteur Lemoine annonce simultanément l'arrivée de trois nouveaux agents intégrés comme rapatriés d'Afrique du Nord mais surtout le programme spécial obtenu. (...) En juillet, sont attribués des logements réservés aux rapatriés dont beaucoup d'agents de police. La circulaire du 1er septembre 1962 annonce pour le département un programme de 200 logements qui devait être accompli en mai 1963, soit dans un délai de huit mois. Différents programmes sont alors envisagés comme les Bourderies, la ZUP Ouest de Bellevue ou encore Plaisance avec la Maison Familiale mais le plus

simple semble être le lancement d'une nouvelle tranche de construction avec le procédé Balancy. L'achat d'un terrain rue des Plantes, voisin du lotissement du Breil Malville, est lancé et un plan-masse de 140 logements est produit par les architectes Favraud, Evano et Montfort.

Au conseil d'Administration de novembre, le programme spécial pour le logement des rapatriés est défini : deux immeubles de cinq étages abriteront les appartements mais à terme, la population sera répartie dans toute la cité. Quelques retards reporteront la livraison de cette dernière tranche du Breil, l'organisation générale de la cité sera améliorée la même année par la création de quelques équipements.» (La construction d'un patrimoine – de l'Office public d'HBM à Nantes Habitat – 1913-1993 / Marie-Paule Halgand, Elisabeth Pasquier)

Le 16 juillet 1962, le conseil municipal débat la question de l'accueil des rapatriés d'Algérie à Nantes. Au nécessaire «devoir de solidarité», qui consistait à accueillir des rapatriés, parfois très démunis et sans ressources et qu'il fallait bien loger, s'opposait le souci de ne pas léser des personnes «qui ont fait des demandes depuis longtemps et attendent une habitation convenable car elles ont, elles aussi, une famille dont des enfants parfois malades en raison de logements malsains, humides, sombres, sans air. Il ne faudrait pas que les mesures prises pour aider les rapatriés d'Algérie, le soient au détriment des travailleurs inscrits à l'Office d'HLM ».

D'autre part certains avaient aussi le souci de ne pas regrouper les rapatriés en bloc, mais d'éviter le «ghetto», et de les disperser dans toute la cité afin qu'ils puissent mieux s'intégrer à la métropole. « Mes parents sont venus au Breil Malville en 1963 au 7, rue Géo André. J'avais 11 ans à ce moment. C'était un T3. Quand nous sommes arrivés nous n'étions que trois locataires et la rue de Tolède n'était

pas encore construite. Nous l'avons donc vu sortir de terre. Nous avons vu l'installation des rapatriés dans le quartier. Quand ils sont arrivés, ils avaient certainement des difficultés à trouver du travail et je me souviens il y en avait quelques-uns qui jouaient de l'accordéon dans les rues. Ça nous faisait drôle à nous qui arrivions du centre-ville. Ils ont été obligés de s'adapter mais nous aussi, il a fallu s'habituer, peut-être pas nous les jeunes mais nos parents parce qu'il y avait sans doute tous les relents de la guerre d'Algérie qui était encore présente dans tous les esprits. Mais ça a quand même été assez vite parce que rapidement tous nos parents se réunissaient, il y avait une bonne ambiance entre voisins. Comme voisins de palier nous avions monsieur et madame Thorez qui étaient des rapatriés et qui étaient des gens charmants. Il y avait une osmose. Il y avait des fêtes de rapatriés. C'était un peu comme des kermesses de villages. Ils avaient besoin de se retrouver parce que quand ils sont arrivés ils ont vécu un véritable décalage et ils avaient besoin de vivre une sorte de continuité. Presque tous mes copains étaient des enfants de rapatriés... Ils étaient habitués à jouer dehors et tout de suite, les choses se sont faites, on est vite devenu copains. Le soir après les devoirs on sortait s'amuser dehors, souvent nos parents nous enguirlandaient parce qu'on jouait au football et on ne voulait plus rentrer. Quand on jouait au foot, on faisait une équipe de pieds-noirs et une équipe de Nantais mais ce n'était pas par rivalité. Il y avait beaucoup d'enfants de tous les âges surtout quand la rue de Tolède s'est installée». **(Marc Ferron)**

« Nous avons des contacts avec plusieurs familles de rapatriés. Nous connaissions un jeune couple qui habitait au rez-de-chaussée du n°3 de la rue Géo André. Ce couple avait une petite fille du même âge que mon fils de 4 ans et ils jouaient ensemble dans la cour. Le père était facteur et nous avions pas mal de contacts avec eux. Au 4^{ème} étage, il y'avait un couple d'environ 45 ans, sans enfant. Le mari était gendarme et nous n'avions pas du tout de contact. Au n° 5, là où nous habitons, il y avait au rez-de-chaussée une personne seule qui occupait

le studio. Nous n'avons jamais su où elle travaillait car nous avions de rares occasions de nous rencontrer mais elle était très sympathique. Dans l'autre appartement, un couple avec deux garçons de 17 et 13 ans. Le père travaillait à la SNCF. Il a dû prendre sa retraite trois ans après son arrivée. On se parlait quand on se rencontrait. Au 4^{ème} étage, il y avait un jeune couple avec deux petites filles. Le père travaillait à la SNCF, il devait être roulant. On le voyait partir avec sa grande sacoche à l'épaule pour plusieurs jours. La maman était très agréable ; j'ai eu souvent l'occasion de lui parler. Ils sont partis au bout de quelques années quand elle a trouvé du travail. Ils avaient construit rue de la Maison Blanche. Dans le bâtiment de la rue Géo André qui donnait sur la rue des Plantes, il y avait aussi des rapatriés avec qui j'ai eu l'occasion de parler, de même qu'avec ceux de l'avenue de Tolède ». **(Marie-Thérèse)**

«Je me souviens des rassemblements des rapatriés qui venaient parfois de toute la ville pour faire la fête et se retrouver un peu entre eux, le samedi ou le dimanche... C'étaient des réunions en plein air, sous les frondaisons alors toutes jeunes des arbres qui bordent la rue de la Maison Blanche devant ce qu'on appelait alors la SCIC qui est devenu depuis la « Résidence du Breil ». Je me souviens des odeurs de saucisses, de merguez, de brochettes et autres qui régnaient quand on passait par là ! Je crois qu'il y avait même un représentant de la Maison Ricard pour soutenir les joueurs de pétanque. Je connais des cheminots du Grand Blottereau qui formaient des « triplettes » pour participer à des concours parfois acharnés, le dimanche. Quelle ambiance! Près de chez moi, dans l'immeuble de la rue Jules Noël, je me souviens de rapatriés avec qui j'avais fait un peu connaissance : un jeune ménage avec deux petites filles, une dame âgée qui perdait un peu la tête et brandissait parfois un drapeau tricolore à sa fenêtre, sans doute très marquée par les événements d'Algérie des années 60... » **(Pierre Gauthier)**

6 / LES EQUIPEMENTS COLLECTIFS

L'ÉCOLE DU BREIL-MALVILLE

La période d'après guerre voit s'ériger de nombreuses cités HLM à la périphérie de la ville afin de répondre à la demande croissante de logements. Cette urbanisation rapide s'accompagne de besoins accrus en équipements divers et plus particulièrement en équipements scolaires.



L'école du Breil en 1959

Ainsi, le 23 juillet 1956, le conseil municipal décide la création du groupe scolaire du Breil Malville afin de faire face aux besoins liés à « la récente mise en service de la cité d'HLM du boulevard des Anglais et à la prochaine urbanisation de tous les terrains inutilisés du quartier de Malville (...) ».

A ce moment, les seules écoles à proximité du quartier étaient celles de Longchamp et du groupe scolaire de Sainte-Thérèse. Il fallait donc songer à créer des écoles primaires puis prévoir la construction de collèges et de lycées.

Le groupe scolaire du Breil Malville devant répondre aux besoins des enfants du quartier, de la cité du boulevard des Anglais et de la future cité du Breil, nous comprenons pourquoi cette école est si importante. En effet, la municipalité décida que cette école élémentaire comporterait 12 classes de garçons, 12 classes de filles, une cantine commune, une maternelle de 5 classes, 3 logements de direction, 2 logements de concierge et un plateau d'évolution sportive ! Cette école fut construite en 1958 et nécessita la destruction du château du Breil qui empiétait sur la cour.

Monsieur et madame Doaré qui ont emménagé dans le quartier en mars 1960 se souviennent de l'ouverture de l'école : « L'école du Breil a ouvert pour la rentrée de 1959 avec quelques classes de garçons et de filles ainsi qu'une école maternelle dirigée à cette époque par madame Billet. D'autres classes s'ouvrirent peu à peu à chaque rentrée pour accueillir les enfants qui arrivaient progressivement sur le quartier ».

L'OUVERTURE DU C.E.S

Face à la forte expansion démographique du Nord-Ouest de Nantes, le conseil municipal décide en 1956 de construire un groupe scolaire pour répondre « aux besoins qui vont se manifester à brève échéance dans le quartier du grand Carcouët où la réalisation du lotissement communal du Breil-Malville, l'achèvement de la cité des Dervallières et les nombreux lotissements dus à l'initiative privée vont provoquer un afflux considérable de nouveaux habitants ».

Cette décision entraîne, en mars 1959, l'expropriation partielle de la famille Viot qui possède environ 18 hectares entre la rue de Carcouët et le chemin du Massacre et la Chézine.

Les travaux sont donc à peine terminés pour l'ouverture du collège et de l'école primaire en septembre 1964. Pour le collège, dont les bâtiments fournissent l'aile centrale du lycée actuel, l'architecte a conservé un rez de rue et un rez de cour, imitant en cela l'architecture du château encore sur pied. Le béton et la pierre blanche ont été associés.

A son ouverture en septembre 1964, le collège accueille 525 élèves. Il fait alors figure d'établissement modèle, ayant même été suréquipé dans certaines disciplines puisque le rectorat prévoyait initialement l'ouverture d'un lycée. En 1968, le lycée Camus ouvre ses portes : il scolarisera la première génération d'enfants sortis du CES Carcouët.



Construction du groupe scolaire de Carcouët en 1963

LE CENTRE COMMERCIAL

C'est au conseil municipal du 8 avril 1963 que fut décidée la création du centre commercial. Monsieur Robert, adjoint, présente le projet : *« L'avancement rapide des programmes de construction permet d'ores et déjà de penser que dans un proche avenir, une nombreuse population habitera ce quartier et c'est en considération de cette situation que le conseil d'administration de l'office d'HLM a décidé au cours de ses séances des 14 juin 1961 et 10 juillet 1962 d'acquérir de nouveaux terrains au sud du lotissement communal, pour faire édifier un centre commercial par une société spécialisée. (...) Le terrain en question, réparti en deux parcelles inégales, comporte une surface totale de 5262m²».*

Le 14 septembre 1963, un article paru dans *Presse-Océan* annonce les travaux : *« Une opération importante va démarrer au Breil-Malville ; le centre commercial comprendra un super-marché et treize magasins représentant tous les commerces d'appel, alimentaires et non alimentaires : boucherie, dépôt de pain, pâtisserie et glacier, poissonnerie, charcuterie, épicerie fine en libre service, fruits et légumes, dépôt de blanchisserie et teinturerie, maroquinerie et articles de sports, coiffeur dames, droguerie-quincaillerie, radio-télévision, mercerie-bonneterie, pharmacie et maison de la presse. (...) Doté de vastes parcs de stationnement, ce centre sera ouvert dans moins d'un an. »*



Construction du centre commercial en 1964



La baraque Gendrin en juillet 1964

L'inauguration eut lieu le 14 novembre 1964 en présence du préfet, monsieur Lobut, du maire Henri Orrion et de nombreuses personnalités invitées par le docteur Lemoine, président du conseil d'administration de l'Office Public d'HLM. Cette visite officielle inaugurait également les centres commerciaux de la Boissière, des Dervallières et du Château de Rezé.

« Mes parents sont venus sur le quartier dès 1961 avec un petit préfabriqué en dur, comme on le voit sur la photo, face aux Chênes, boulevard de Coubertin. A côté, on aperçoit le petit car SPAR et celui d'un poissonnier. Dès l'ouverture du centre commercial en 1964, ils se sont installés dans la galerie marchande, et y sont restés jusqu'à leur départ en retraite. J'ai naturellement pris la relève mais, depuis 1968, je les aidais déjà, notamment aux approvisionnements aux halles du Champ de Mars ». **(Monsieur Gendrin)**



Le centre commercial et la rue du Breil en mars 1965

Monsieur et madame Petel furent responsables de FAMIPRIX puis de RADAR entre 1969 et 1976. « Nous étions gérants d'un « Dock de l'Ouest » au Pin Sec, avant d'être nommés chefs de magasin en 1969 au Famiprix du Breil-Malville. La différence avec une gérance est que le chef de magasin est lui-même salarié de la Société au même titre que tout le personnel, une vingtaine de personnes à cette époque et seulement chargé de la gestion du magasin : approvisionnement, congés du personnel, étiquetage des produits... A cette époque, les code-barres n'existaient pas et les produits portaient des étiquettes fixant les prix que les caissières encaissaient à la main, à la caisse enregistreuse. Comme cela paraît loin... Il y avait aussi un système de fiches de couleurs différentes pour les produits au détail, fruits et légumes, boucherie et charcuterie (fiche rose)... Il fallait aussi quelqu'un pour les consignes de bouteilles qui étaient encore toutes en verre à cette époque et cela représentait une lourde manutention. »

LE CENTRE SOCIAL

Le 17 décembre 1963, Presse-Océan relate l'implantation prochaine d'un centre social dans le quartier : « Le conseil municipal a déjà approuvé l'implantation de centres sociaux à la Boissière, aux Dervallières et à la Pilotière. Cette fois, il approuve la création d'un centre social avenue du Breil prolongée à proximité de la rue de la Maison Blanche sur un terrain de 2 306m². Il sera possible de construire des locaux réservés aux activités sociales (permanences sociales, halte-garderie d'enfants, cours d'enseignement ménager-puériculture), des locaux réservés aux activités médico-sociales (consultation et protection maternelle et infantile) des locaux réservés aux activités éducatives et culturelles (bibliothèque, discothèque, salle de réunion, salle de jeux, atelier de bricolage). Pour le financement de l'opération dont le montant est estimé à 826 940 francs, une subvention auprès du ministère de la Santé publique et de la population et auprès de la Caisse d'Allocation Familiales sera sollicitée.

Le premier responsable du centre, c'était Daniel Asseray. Ensuite, dans l'ordre exact, je ne sais plus mais je me souviens de Guy Demousin, de Pierre Differre. J'ai commencé l'activité émaux en juin 1968, juste après les grèves. J'en faisais déjà dans un foyer de jeunes filles rue des Chalâtres. Et je faisais ça aux Dervallières, dans le château des Dervallières. Voilà, je suis venu au Breil pour faire une activité pour 15 jours et j'y suis toujours ! J'ai commencé l'atelier d'émaux dans la salle où il y a le local radio à l'étage.

Ensuite quand l'annexe a été construite vers 1973-1974, l'atelier émaux a été transféré dans l'annexe qui était à côté de l'église Saint-Luc. Après, j'ai ouvert un atelier où on faisait un petit peu de poterie. Ensuite, en 1975, j'ai ouvert un atelier de photo qui a duré quelques années avant qu'il y ait de gros problèmes avec l'annexe. En 1976-77, je me suis

mis à faire des maquettes de bateaux. Au départ c'était une autre personne qui a lancé l'activité et moi, comme j'étais menuisier – ébéniste je venais pour donner des conseils et puis je me suis pris au jeu et maintenant je suis responsable de cette activité. Les maquettes de bateaux, on les a commencés dans le local radio qui a flambé et maintenant ça fait 5 ans que l'on est au sein de l'école primaire. C'est une activité qui tourne très bien puisque en moyenne j'ai douze gamins tous les ans. J'ai connu des années épiques dans le quartier.

Dans les années 70, on avait des problèmes avec la direction de l'Office des centres sociaux et on avait fait grève. On avait occupé le centre social. Il y avait quelques problèmes avec les jeunes. Je me souviens un soir, on avait une réunion au centre social et quand on est sorti tout le centre était entouré par les Renseignements Généraux et ils ont pris l'identité de tout le monde. Quand on a occupé le centre social c'était parce que la directrice ne voulait pas tellement débloquer des moyens pour les jeunes. Un week-end, on a même dormi dans le centre, on s'est bien amusé. Face au refus de la directrice, les jeunes se sont un peu énervés et ils ont fait quelques dégâts dans le centre mais pas grand chose. En fait, c'est la directrice qui avait appelé les gendarmes. Le centre social a été inauguré officiellement en mars ou avril 1969 par André Morice. L'annexe a été construite en 1973 mais elle n'a pas duré longtemps parce que c'était fait avec des panneaux préfabriqués et puis c'était dans un coin où tout le monde pouvait faire ce qu'il voulait. Alors la nuit... Avec Daniel Asseray et les animateurs du centre, on s'était mis en cheville avec l'école d'architecture de Nantes pour voir ce qu'il était possible de faire. On a même pris un jour nos pelles et nos pioches.» **(Monsieur Evellin)**

Marc Ferron, qui a vécu toute sa jeunesse au Breil de 1963 à 1973, a connu les premières heures du centre social...

« Nous, on a fait partie des premières équipes. On a participé à des petites choses, on organisait des soirées « danse déguisée », on faisait des petites animations comme ça. Avec les jeunes du quartier, on s'était aperçu que les gens du quartier ne sortaient pas trop alors on s'était tous cotisé pour louer des cars pour partir au bord de la mer. On avait commencé à le faire avec nos familles et puis ça a pris. La première fois, on est parti à deux ou trois cars. C'était sympa et ça permettait à tout le monde de se connaître. Ce qu'a voulu faire Daniel Asseray, c'était attirer les jeunes dans le centre pour pas qu'ils restent toujours dans la rue. Enfin, on ne traînait pas dans la rue, on se retrouvait de temps en temps dehors parce qu'on n'avait pas d'autres endroits. Il y avait des sortes de petites bandes qui étaient quand même assez virulentes et au début Daniel Asseray avait beaucoup de mal à canaliser ces bandes. Il y a eu des choses assez chaudes !

Sinon, à cette époque, dans mon bâtiment, il y avait Michel Jouanic qui était responsable des sports à la ville de Nantes. Il était jeune et il nous a amené dans son club de handball à Léo Lagrange et le président du club c'était Alain Chénard. Les gens du quartier Géo André et Tolède ont eu une équipe de handball. Certains sont partis, moi je suis resté jusqu'à 21 ans dans ce club. Tous les jeudis, on partait à vélo au parc du Grand Blottereau parce qu'on n'avait que ce terrain là. Il existe toujours, j'habite à côté maintenant. Michel Jouanic nous emmenait avec sa Dauphine. Alors certains allaient dans la Dauphine le jeudi et les autres allaient en vélo et vice-versa. C'était chacun son tour parce qu'on était une douzaine. Ça nous a pas mal occupés parce qu'on faisait des stages. Sinon, on jouait au football dans un terrain vague qui n'était pas encore construit. Autrement, on se réunissait chez nous pour jouer au jeu de société le jeudi après-midi. »

LE FOYER LOGEMENT

Le 7 juillet 1964, la municipalité approuve le projet de construction de trois foyers-restaurants, dont l'un au Breil-Malville dans lequel 54 logements seront construits par l'Office Public d'HLM tandis que la ville prend en charge l'édification d'un bâtiment qui recevra un restaurant, un foyer, une salle de jeux, une cuisine...

« Je suis arrivé fin juin 64 au 5, rue Jules Raimu et j'habite le foyer-logement depuis 1998 mais je le connaissais déjà parce qu'à son ouverture ma tante a eu droit à un logement. Elle a étreigné les murs et je suis venu la voir pas mal de fois ici puisque j'habitais en face. C'était des gens de Nantes qui venaient ici. Je trouve des gens qui ont habité dans le quartier mais que je ne connaissais pas avant. Les logements donnent tous sur le parc, ça fait un L. J'habite dans un studio avec une cuisine, un débarras, un vestibule et une salle de bain avec waters, lavabo et baignoire. La pièce principale fait 4m de long sur 3m60 de large à peu près. La cuisine fait 1,75m de large sur 3m15 de long. Il y a largement assez. Ils sont tous à peu près taillés sur le même gabarit et le loyer est le même.

Il y a une ambiance formidable ici. On ne s'imagine pas. Quand je suis rentré là, j'ai cru que j'allais tomber sur des gens sérieux, réglos et puis tout. Eh bien, je me suis aperçu que c'était tous une bande de petits rigolos et moi, j'en fait partie. En arrivant, je leur ai dit que si j'étais mort tout de suite, je serais allé directement au paradis mais maintenant j'ai au moins un an de purgatoire ! On en entend de toutes les couleurs là-dedans. Il y a des gens qui vous sortent des trucs ! Tout le monde se marre ! Il n'y a qu'une catastrophe, on est en minorité, nous les hommes... on est six bonhommes pour quarante-huit femmes ! » (Monsieur Roulet)

L'ÉGLISE SAINT-LUC

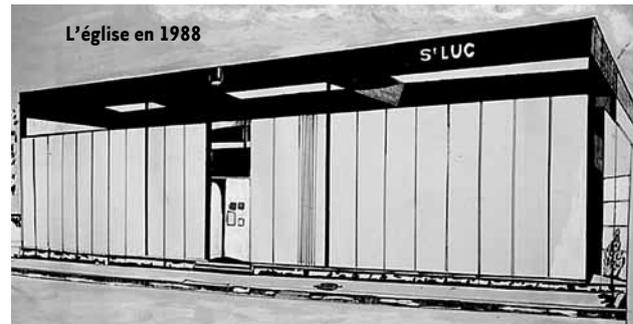
Le dimanche 29 octobre 1967, l'église Saint-Luc située au cœur du quartier et conçue par un grand architecte français, Pierre Pinsard, reçoit la bénédiction de Monseigneur Vial, évêque de Nantes.

Auparavant, les paroissiens du nouveau quartier du Breil-Malville étaient reçus dans une chapelle provisoire, ouverte le 2 juin 1963 dans un baraquement qui pouvait contenir cinq-cents personnes. L'édifice se trouvait boulevard Pierre de Coubertin à l'emplacement de la pharmacie actuelle.

Construite entre 1966 et 1967, l'église Saint-Luc fait aujourd'hui partie des 1200 monuments du 20^{ème} siècle recensés par le Ministère de la Culture comme présentant un intérêt architectural. Propriété du diocèse, l'édifice témoigne d'une époque militante dans la mouvance du Concile de Vatican II et au cours de laquelle un certain nombre de prêtres ont défendu une église ouverte sur les quartiers et la vie sociale.

Dans ce contexte, le projet architectural de Saint-Luc visait à banaliser le lieu de culte, à le fondre dans son environnement. Il était l'antithèse de l'église monumentale et triomphante. L'édifice se devait d'être simple, sobre, minimal et devait pouvoir servir à d'autres usages que le culte afin d'inciter les habitants des nouveaux quartiers à franchir le seuil de l'église. Afin de répondre à cette exigence d'ouverture, la Maison du peuple chrétien comme on l'appelait à son ouverture, offrait un espace modulable par un système de cloisons mobiles qui permettait d'isoler l'autel et les fonds baptismaux pour accueillir en journée et en soirée des réunions et des activités socioculturelles.

Le projet architectural fut confié à Pierre Pinsard dont trois réalisations sont aujourd'hui labellisées par le ministère de la Culture (la crypte de Lourdes, le couvent des Dominicains



de Lille). Il fut assisté dans ce projet par son collaborateur Hugo Vollmar. Jean Prouvé, l'un des pionniers de l'architecture industrialisée, fut également sollicité par Pinsard pour réaliser les cloisons escamotables.

A la fin des années 60 et au cours des années 70, l'église fut le théâtre de l'esprit contestataire de l'époque. Ainsi, en 1968, Georges Moustaki se produisit dans la grande salle pendant la grève des Batignolles. Des objecteurs de conscience ont également occupé les lieux pendant une quinzaine de jours en s'enchaînant les uns aux autres.

La vocation polyvalente du lieu s'est peu à peu estompée avec la construction d'équipements collectifs sur le quartier. Le vocable Saint-Luc fut alors attribué et une croix fut posée sur la façade pour mieux identifier le lieu de culte.

7 / LE MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Plusieurs millions de Français nés à l'étranger connaissent Nantes grâce au Ministère des Affaires étrangères qui gère leur état-civil. Mais comment ce ministère est-il venu à Nantes ? Monsieur Guillard, chargé de mission, de 1966 à 1970, pour cette installation nous en relate les différentes étapes.

« Au moment de la décentralisation, le ministère a choisi Nantes pour accueillir les services décentralisés. La ville de Nantes était désireuse de satisfaire les demandes du ministère parce que la municipalité trouvait que c'était une bonne idée à creuser et une bonne affaire à faire aussi. La mairie a donc mis immédiatement à disposition l'Hôtel des postes mais qui était encore utilisé par certains services des PTT. Le ministère a donc eu à disposition, pour commencer, le premier étage.

A partir de là, en 1963, le ministère a commencé à recruter du personnel à Nantes. Moi, à ce moment, j'étais directeur des ressources humaines à la direction régionale des PTT. Je gérais les 16 000 agents de la région des Pays de Loire. Comme j'avais du personnel à licencier, j'ai refile quatre de mes agents au ministère des affaires étrangères.

Les premiers agents du ministère à Nantes ont donc été des agents des PTT licenciés qui étaient auxiliaires de



Inauguration du bâtiment «Breil 1» en 1966 par Michel Debré et Olivier Guichard (idem photos ci-contre)



remplacement. Les fonctionnaires de Paris sont descendus pour former le personnel et le 1^{er} janvier 1964, le service central de l'état civil a ouvert ses portes dans l'immeuble du quai Brancas lequel immeuble a été occupé jusqu'au 4 mai 1972 date à laquelle il a été transféré dans la tour de Beaulieu ».

Mais en attendant, la nécessité de s'agrandir se faisant sentir, c'est sur le terrain cédé par la ville de Nantes que l'on a construit pendant toute l'année 1965 l'immeuble qui est devenu Breil 1, rue Georges Méliès. A partir de janvier 1966, les services de la comptabilité et des affaires techniques sont venus s'y installer.

Dès 1973, j'avais des problèmes parce que la comptabilité s'étoffait de plus en plus, la trésorerie générale s'agrandissaient de plus en plus aussi, il fallait donc trouver des m² supplémentaires. C'est donc là que j'ai lancé un projet «Breil 1 bis». Il s'agissait de faire un bâtiment à l'extrémité de «Breil 1» au retour de la résidence de Malville (cette résidence porte aujourd'hui le nom de «Manoir de Malville») qui n'était pas construite à l'époque. Le projet n'a pas abouti. J'ai essayé d'exproprier monsieur Martin mais celui-ci m'a demandé de ne pas le faire. J'avais la possibilité de l'exproprier pour cause d'utilité publique mais je ne l'ai pas fait et je l'ai laissé construire sa maison. En 1974, je me suis donc attaqué à la maison Clergeau. La famille Clergeau venait de vendre le manoir à l'entreprise Pouteau qui était



un entrepreneur de Laval. J'ai donc traité avec l'entreprise pour que l'immeuble d'habitation qui était prévu sur la propriété Clergeau soit transformé en immeuble de bureau et c'est ce qui est devenu le Breil 2. Ils nous l'ont fait selon nos indications mais on l'a eu clé en main. Breil 2 était donc prévu pour mettre la Trésorerie générale pour l'étranger, la TGE, ainsi qu'un restaurant qui a été ouvert en juin 1977 dans le sous-sol date à laquelle «Breil 2» a été ouvert. Le sous-sol nous a aussi servi de local pour les archives parce qu'au «Breil 1» on était vraiment au plein ».

La nécessité d'avoir des parkings suffisants, fit ensuite entrer en contact monsieur Guillard avec l'imprimerie Chantreau pour l'achat de la maison et du potager. Cela aboutit à «Breil 3», inauguré par Roland Dumas alors ministre des Affaires étrangères. Puis, il y eut «Breil 4» sur l'ancien emplacement de la Chambre des métiers, rue de la Maison Blanche.

8 / LA RENOVATION DU QUARTIER DEPUIS 2000

Depuis 2000, la cité du Breil-Malville, fait l'objet d'une importante opération de réaménagement qui porte sur le bâti autant que sur l'espace urbain. C'est donc une profonde restructuration du quartier qui est enclenchée, touchant à l'ensemble des immeubles ou à leurs abords, ainsi qu'à un grand nombre d'équipements de proximité. Le socle de ce projet repose sur quatre volets.

L'HABITAT

L'intervention concernant ce volet se caractérise par des démolitions, des réhabilitations et une diversification de l'offre de logements.

Entre 2002 et 2004, la démolition du secteur Tolède/Géo André (140 locatifs Nantes Habitat) a laissé la place à 35 pavillons en accession à la propriété et 11 pavillons locatifs Nantes Habitat.

Plusieurs tranches de réhabilitations ont été et sont encore menées sur le quartier par Nantes Habitat. La première tranche, réalisée en 2004, portait sur les 319 logements du groupe Feyder. Dix logements démolis à l'extrémité d'une barre ont permis de prolonger la rue Feyder jusqu'au boulevard de Coubertin. Parallèlement des travaux de rénovation des espaces publics, de la voirie de desserte, du stationnement, ont été menés par Nantes Métropole. Le square Louis Feuillade, intégrant l'ancienne pataugeoire réhabilitée, a été créé.

Une deuxième tranche de réhabilitation, achevée en 2006, portait sur les 411 logements du secteur Coubertin. Le porche de l'imposante barre de la rue du Breil sous lequel

passait la rue de la Maison Blanche a été démolie nécessitant la disparition de 14 logements. Cette destruction a changé les perspectives, cassant l'effet «barre» et offre une transparence nouvelle. Onze logements locatifs Nantes Habitat ont été construits en pignon.

La troisième tranche entamée en 2009 porte sur les 296 logements du secteur Méliès. Le porche Raimu a été également démolie, ouvrant la rue Feyder sur de nouvelles perspectives vers la rue Malville, le Ministère des Affaires étrangères, la CAF et la ligne 3 du tramway. Ce nouveau tronçon de la rue Feyder, conçu comme une vaste esplanade est inaccessible aux voitures.

La Nantaise d'Habitations, autre bailleur social présent sur le quartier avec Nantes Habitat, prévoit la construction, rue de la Maison Blanche, de 56 logements locatifs répartis en 4 lots. L'ensemble de la parcelle, qui accueillera cette nouvelle opération et qui comprend déjà la résidence Le Breil (315 logements), fera l'objet d'une résidentialisation avec la création d'un espace vert.

Les rues du Breil et de la Maison Blanche en 2002



Les rues du Breil et de la Maison Blanche en 2010



LES COMMERCES

Le centre commercial, ouvert en 2003, avec sept commerces (boulangerie, charcuterie/traiteur, poissonnerie, primeurs, supérette, coiffeur, tabac/presse), a été repositionné sur un axe passant, le boulevard Coubertin. A cette occasion de nouveaux accès et des parkings ont été aménagés.

LES ESPACES PUBLICS

Les espaces publics ont été restructurés et réadaptés dans un souci d'adaptation aux besoins et au bien-être des habitants avec notamment la création de squares et d'aires de jeux comme le square Louis Feuillade et l'aire de jeux Jules Noël.

La Grande Allée, le long du groupe scolaire Jacques Prévert et du pôle associatif, a été aménagée au moyen d'un cheminement piéton, d'une aire de jeux et d'un city stade.

LES ÉQUIPEMENTS

Plusieurs équipements ont été restructurés : le multi-accueil petite enfance, le pôle Jules Noël, la Maison de Quartier, les écoles Jacques Prévert, le pôle associatif et la salle festive.

Les travaux de restructuration de l'ensemble immobilier

abritant les locaux associatifs et les écoles publiques élémentaire et maternelle Jacques Prévert sont terminés. Une offre plus importante de centre de loisirs sans hébergement a été développée. Le nouvel équipement peut ainsi accueillir 80 enfants avec restauration.

La salle festive de 144 m² a été mise en service en septembre 2008. Elle peut accueillir 120 personnes en configuration repas et 130 en configuration spectacle. Elle dispose d'une terrasse extérieure de 124 m². Elle est utilisée en semaine pour des activités associatives et le week end pour des fêtes familiales et associatives.

La Maison de Quartier situé à l'angle des rues du Breil et Feyder, a été restructuré en 2007.

Le pôle Jules Noël, situé dans une partie des cellules de l'ancien centre commercial, accueille des professions médicales, l'association Tiss'Amitiés et depuis 2005 le Centre médico-social du Conseil général.

Le multi accueil petite enfance a été repositionné et agrandi rue de la Maison Blanche en 2004.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Archives municipales de Nantes

p. 4 - Vue aérienne de 1923 - 30Fi1009 / **p.5** - Extrait du plan de la ville de Nantes et banlieue de 1930 - 1Fi1272 / **p.9** - Vue aérienne du Breil- Malville en 1958 - 25Fi59 / **p.11** - Château du Grand Carcouët en 1957 - 26Fi1458 / **p.12** - Château du Grand Carcouët en 1957 - 26Fi1459 / **p.13** - Vue aérienne de l'ancien village de Malville en 1958 - 25Fi75 / **p.15** - L'avenue des Primevères vers 1958- 25Fi1182 / **p.16** - Lotissement la Chénaie, rue Chanoine Larose, 1922-1971-1352W29 / **p.17** - Vue aérienne des terrains sportifs du SNUC en 1958 - 25Fi62 / **p.17** - R2C1D / **p.18**-Façade du groupe scolaire de la paroisse Sainte-Thérèse vers 1938 - 9Fi878 / **p.18** - L'église Sainte-Thérèse au début des années 60 - 9Fi1213 / **p.19** - Extrait d'une vue aérienne du quartier de Malville en 1958 - 25Fi60 / **p.20** - Vue aérienne du Breil Malville en 1956 - 30Fi406 / **p.21** - Extrait du plan de la ville de Nantes et banlieue en 1956 - 1Fi2694 et 1Fi2698 / **p.23** - Vue aérienne du boulevard Pierre de Coubertin et des rues de la Maison Blanche et des Plantes en 1958 - 25 Fi 73 / **p. 24** - Liste nominative des marâchers de la Fédération des groupements marâchers nantais de 1946 - BGbr 1366 / **p.24** - Lotissement Sainte-Thérèse, 49 lots, 1954-1976 - 1352W441 / **p.29** - Extrait du plan de la ville de Nantes et banlieue en 1975 - 1Fi2767 / **p.30** - Plan de dénomination des voies de la cité HLM du Breil-Malville - dossier de dénominations de voies dans les grands ensembles / **p.33** - Vue aérienne de la cité HLM du Breil Malville en construction en 1964 / **p.34** - L'avenue des Plantes au milieu des années 60 - 9Fi1099 / **p. 37** - Le groupe scolaire du Breil en 1961 - 25Fi1180 / **p.38** - Construction du groupe scolaire de Carcouët en 1963 - 25Fi3863 / **p.47** - Les rues du Breil et de la Maison Blanche en 2010, depuis le haut de la tour Feyder

Collection famille Gautier

p.6 - Le château du Breil dans les années 50

Collection Famille Deniaud

p.12 - Mariage devant l'escalier du 17^{ème} siècle en 1937

Collection Claude Chesneau

p.22 - La petite Bouvardière en 1960

p.22 - Ferme de Malville en 1960

Collection Michelle Pottier

p.28 - Carte postale de la cité du Breil Malville au début des années 70

p.43 - L'église Saint-Luc peinte par Marcel Pottier en 1988

Collection Pierre Gauthier

p.31 - Construction des immeubles de la rue Jacques Feyder en 1962

p.39 - Construction du centre commercial en 1964

p.40 - La rue du Breil et le centre commercial en 1965

p.43 - La chapelle provisoire Saint-Luc en 1963

Collection Famille Gendrin

p.40 - La baraque Gendrin, boulevard Pierre de Coubertin, en 1964

Collection Guillard

p.44 et 45 - Inauguration du ministère des Affaires étrangères en 1966

Collection Daniel Enfrein

p.47 - Les rues du Breil et de la Maison Blanche en 2002, depuis le haut de la tour Feyder en 2002

Mise en page : Archives municipales de Nantes / 2011

Impression : Centre d'édition municipale